

AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la
Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

Saint-Jean-sur-le-lac La colonie du chemin Devlin



Paul-Émile Fleurant et son épouse Alexina Narbonne exploitaient une scierie au lac Brochet.



La famille de Malvina Therrien et William Lacelle à Saint-Jean-sur-le-lac.

La construction du pont couvert Devlin au-dessus de la Lièvre, face à l'actuel Centre hospitalier de Mont-Laurier, en 1912, accélère la construction d'un chemin carrossable qui, tout en reliant les vallées de la Lièvre et de la Gatineau, va favoriser la colonisation de la partie ouest des cantons Robertson et Pope. Question de s'attirer les faveurs du ministre de la colonisation, le chemin prendra son nom et la nouvelle colonie est nommée Saint-Charles-de-Devlin.

Dès sa nomination, en 1913, le premier évêque du nouveau diocèse de Mont-Laurier, Mgr Brunet écrit aux agents des terres Joseph Bigonèse de Montréal et Gendron de Maniwaki pour qu'ils accélèrent la concession des lots. Le service postal est établi en 1915 entre la Lièvre et la Gatineau et Auguste Villars opère le premier bureau de poste au lac Gatineau. Là où les autorités diocésaines ont obtenu la concession du lot 54 pour la construction de l'église, du presbytère et de l'école. On pense y établir le centre de la nouvelle colonie.

Rapidement des familles défrichent des lots sur les rives des lacs du canton Robertson. Au lac Brochet où Éléodore Langevin et Paul-Émile Fleurant opèrent chacun une scierie où les colons trouvent un revenu

d'appoint en y vendant leur bois voire en y travaillant. Au lac Paradis. Au lac Gatineau où Alphonse Barrette a repris la scierie Harman et où, sur le chemin Devlin, sont aussi en opération le moulin de Séraphin Bock et celui des frères Albert et Téléphore Thouin. Il en est de même sur les bords des lacs Charlebois, Castor blanc, Lanthier et Brochet. Comme c'est le cas dans de nombreuses nouvelles colonies, on se regroupe par familles apparentées.

En 1918, les chefs de famille du lac Brochet et de cette partie du chemin Devlin demandent à l'évêque Brunet un nouveau lieu de culte et un curé permanent. Considérant que les établissements agricoles semblent plus viables dans cette partie du canton ce dernier déplace le cœur du village du lac Gatineau au lac Brochet. La nouvelle paroisse, englobant la partie ouest des cantons Robertson et Pope, est dédiée à Saint-Jean-l'Évangéliste et le village prendra le nom de Saint-Jean-sur-le-lac. Une partie du tracé du chemin Devlin deviendra la route nationale 58, ouverte en 1940, puis la route 117.

(Source Textes et photos : Coursol, Luc, Si Des Ruisseaux m'était conté, Municipalité Des Ruisseaux, 1996, 370p.)

Gilles Deschatelets



Les reconnaissez-vous ?



AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la
Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

Les scieries de Lac-des-Écorces



La maison de pension et le moulin de Paul Viger qu'il opère de 1924 à 1937 avant d'aller s'établir à ... Val-Viger.



Le moulin de Rod Painchaud sur le bord de la Kiamika.

Les moulins à scie ont joué un rôle essentiel dans la consolidation de l'établissement des colons dans les villages de colonisation. En dépit des efforts de chacun des membres de la famille, l'agriculture et l'élevage ne suffisent pas à nourrir tout le monde. Les moulins traitent le bois que les colons coupent sur leurs lots, souvent en échange d'une partie du bois scié car personne n'a d'argent, et l'expédient vers les marchés extérieurs. Une partie des revenus de la vente revient au colon. Plusieurs de ces moulins font aussi la « moulange » des grains contre l'échange d'une « mouture », une partie de la farine produite. Les moulins créent aussi des emplois assurant des revenus nécessaires à la survie des familles.

Joseph-Arthur Plouffe s'établit sur les rives du lac des Écorces, 1er rang nord-ouest, autour de 1897 et y opère le premier moulin à scie de la nouvelle colonie. Il est actionné par une turbine à l'eau alimentée par le ruisseau La Loutré qui décharge le lac Gauvin dans le lac des Écorces. Il y ajoutera une moulange pour le grain et le sarrazin et une machine à bardeaux qui attireront les cultivateurs des villages voisins.

La construction du chemin de fer attirera de nombreux colons qui vendent leur bois pour fabriquer les dormants de la voie ferrée. Plus de colons signifie plus de bois coupé et donc plus de moulins qui expédient maintenant leur bois depuis la gare de Val-Barrette.

En 1898, Honorius Matte construit un moulin à scie qu'achètera Adrien Meilleur en 1922. En 1948, Adrien construit un nouveau barrage et un nouveau moulin et y ajoute un planeur, une machine à bardeaux et une moulange à grains. Se succèdent les moulins de Jos Ouellette, de Rodolphe Painchaud, qu'acquiert Pierre Lortie, député de Labelle, d'Elzéar Brosseau et Camille Beaubien et d'autres encore. Le dernier moulin dans le village sera celui de Paul Ménard situé sur le même emplacement que celui de Frédéric David.

(Source : Normand, Lionel, Histoire de familles Lac-des-Écorces, 1976)

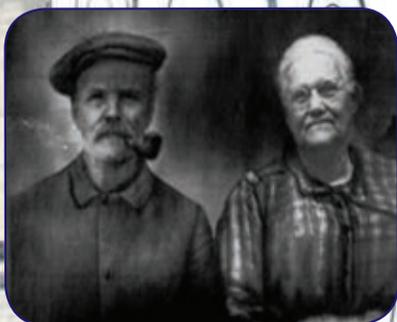
Gilles Deschatelets

Le reconnaissez-vous ?



Avez-vous reconnu...

Palmire Guindon et Édouard Paquette



Quelques années après leur mariage, à Sainte-Agathe-des-Monts le 25 août 1879, Palmire et Édouard se laissent tenter par l'aventure américaine à Bay Mills, Maine. Revenus au pays en 1895, ils décident de s'établir dans le nord. Au mois d'août 1896, Édouard et Philius, son fils aîné, commencent à défricher le lot 11 du rang sud-est et bâtissent leur camp en bois rond sur le bord de la Kiamika. Lot où sera érigée une grande partie du village de Lac-des-Écorces. Palmire est décédée le 28 octobre 1942 à l'âge de 82 ans et Édouard le 8 mars 1951 à 97 ans.



AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la
Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

Les Allaire de Notre-Dame-du-Laus



Émery Allaire, Édesse Thauvette et bébé Fabien en 1881.



Joseph Allaire, assis au centre, Marguerite St-Louis, assise à droite, et leurs enfants.

La famille Allaire de Notre-Dame-du-Laus c'est quatre générations de commerçants actifs depuis les débuts de l'histoire de cette localité. On ignore la date d'arrivée du pionnier, Émery, qui avait épousé Marcelline Thauvette le 22 juillet 1848 à Buckingham, mais il est déjà un marchand général prospère lors de la fondation de la paroisse en 1873. Outre les colons qui s'installent progressivement, il a comme clients les compagnies forestières. Beaucoup de monde à nourrir, outiller et habiller.

En 1876, son fils Émery lui succède au magasin, alors voisin de l'église, et épouse Édesse Thauvette le 18 juillet. La même année est créée la Municipalité des Cantons unis de Blake, Bigelow, Wells et McGill et il y sera conseiller en 1884, 1885, maire en 1886, puis réélu conseiller en 1887 et de 1890 à 1893 inclusivement.

Son fils Joseph, diplômé de l'Académie Lasalle d'Ottawa, prend la relève, et fait bâtir un nouvel édifice sur le bord de la rivière du Lièvre et qui existe encore aujourd'hui. Détenteur d'un droit de coupe de bois franc, il confie le travail à des contracteurs du village qui, à leur tour engage des gens de la place. Toute la communauté est donc impliquée dans l'entreprise. Il sera lui aussi conseiller municipal, de 1928 à 1930 inclus, et maire en 1931 et 1932 et premier président de la Chambre de commerce de 1943 à 1946. De son union avec Marguerite St-Louis, le 8 juillet 1914, naîtront six enfants.

En 1947, Guy, fils du précédent et diplômé de l'École des Hautes Études commerciales de Montréal, achète le magasin et en fait un établissement moderne où on trouve de tout pour toute la famille. Il acquiert une scierie située au sud du village. Après son décès prématuré en 1957, son épouse Marie-Paule assure la direction du magasin et de la scierie qu'elle vendra, en 1969, à la compagnie McLaren.

Fabien, un autre fils d'Émery, le deuxième du même nom, s'établira sur une ferme à quelques kilomètres au sud du village. Son fils Antonio assurera la survivance de la terre paternelle que se partageront ses enfants.

(Source textes et photos : Les gens de chez nous, Album du 125e.)
Gilles Deschatelets

Le reconnaissez-vous ?



Avez-vous reconnu...

Guy Allaire

(voir sa bio dans le texte ci-haut)



AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la
Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

Les défricheurs battent la McLaren à Sainte-Anne-du-lac



Le camp de Joseph Calvé arrivé en 1915.



Ce sont des camps comme celui-ci que la McLaren fit incendier. Ici le camp de Eugène Therrien.

Les pionniers de Sainte-Anne ont livré une dure bataille contre la forestière McLaren pour défrendre leur droit de s'y installer. Eugène Demers, curé de 1964 à 1973, raconte que la McLaren, qui détenait le monopole des droits de coupe de bois dans le canton Décarie, s'opposera, en 1915, à l'établissement de colons prétendant qu'il ne s'y trouve pas un pouce de terre propre à la culture. Depuis deux ans des colons ont commencé à défricher et le bornage du canton se fait au printemps et à l'automne 1915.

La McLaren envoie un garde-forestier les déloger. Il brûle les maisons de M. Bélisle, de M. Danis, M. Ratelle et de Joseph Lanthier. Arrivé au camp de Louis Despatie, il est menacé de se faire tuer et rebrousse chemin. Les colons trouvent un défenseur acharné en la personne de l'imposant curé Michel Martin de Ferme-Neuve. S'étant donné comme mission d'ouvrir de nouvelles colonies au nord de sa paroisse, il avait remonté, en 1911, la Lièvre et la Tapani en canot avec son guide, Josaphat Doré. Les premiers défricheurs le suivent de peu.

Pour les défendre contre la McLaren le curé Martin sollicite et obtient l'appui de son évêque pour ouvrir le canton à la colonisation et y fonder une paroisse. L'évêque Brunet lui écrit le 6 décembre 1915 qu'il approuve son projet de paroisse et son choix des 50 acres qu'il veut réserver à la Corporation épiscopale de Mont-Laurier. Les lots du canton sont mis en vente et son érection en paroisse se fait dès l'année suivante. Les colons ont gagné

la bataille, mais pas la guerre.

La McLaren va fermer le territoire au nord du lac Tapani et du canton Pérodeau et nul n'y aura accès sans permission et sans péage. Elle y implantera des clubs privés réservés aux Américains et aux Canadiens anglais privant la population locale du poisson et du gibier abondant de ce territoire.

(Source : Demers, Eugène, Histoire de la paroisse Sainte-Anne-du-lac, 1916-1976.)
Gilles Deschatelets



Les reconnaissez-vous ?

Avez-vous reconnu...

François-Xavier Courtemanche



Il arrive en mai 1916 à l'âge de 60 ans. Ami intime du vicaire de Ferme-Neuve, Zénon Bélanger, il obtient le soutien de 30 familles pour que ce dernier soit nommé premier curé permanent de la nouvelle paroisse créée en 1916. Le 10 novembre de la même année, il est le premier syndic élu. Ce qui lui vaudra de sonner la cloche pour la première messe de minuit dans la chapelle tout juste terminée. La légende dit qu'il la fit sonner pendant plus de 15 minutes.



AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la
Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

La bataille de la chapelle du lac des Îles



La sortie de la messe du dimanche dans la chapelle cause du schisme.



L'église actuelle de la paroisse de Saint-Aimé-du-lac-des-Îles construite en 1914.

Alors qu'aujourd'hui on vend les églises de nos villages, il y a 100 ans nos ancêtres se battaient littéralement pour le choix du lieu où les construire. Plusieurs paroisses ont connu ces querelles, parfois violentes, nécessitant l'intervention de l'évêque ou de son médiateur. La bataille pour le site de la première chapelle au lac des Îles en est un exemple éloquent puisqu'elle débouchât sur rien de moins qu'un schisme. Mais n'anticipons pas.

À la fin des années 1880, les nouveaux colons quittent les rives de la Lièvre pour l'intérieur des terres. Bientôt, ils défrichent les rives du grand lac des Îles et, en janvier 1903, Joseph Aimé Lemonde, curé de Kiamika, va desservir la nouvelle mission dans la maison de Philibert Poulin sur le lot 14 du rang 4. Le 30 avril 1906, une assemblée de propriétaires vote pour que la mission porte le nom de Saint-Aimé-du-Lac, en l'honneur du prêtre desservant, et accepte les plans et le site de la chapelle qu'il propose. Les propriétaires fourniront matériaux et main-d'œuvre. « L'assemblée est clause (sic) à la grande satisfaction de tout le monde. » Pas pour longtemps.

Les résidents du secteur du chemin Poulin (près de la route 309) veulent la chapelle près de chez eux ; ceux de la tête du lac et de la vallée la réclament aussi. Le conflit s'aggrave et l'évêque Duhamel délègue le curé de l'Annonciation, André Mouttet,

pour trancher le débat ; il propose un site situé à égale distance des deux endroits. Chaque groupe part donc de son site et les deux se rencontrent au rocher sur lequel seront bâtis la chapelle, et plus tard l'église et le presbytère actuels. La décision provoque la colère des villageois de la tête du lac qui renient la religion catholique et se tournent vers la religion anglicane. Ils bâtissent une chapelle, une école et érigent leur propre cimetière qui existe toujours sur le chemin Tour du Lac-des-Îles.

(Source textes et photos : Comité du 75e, Saint-Aimé-du-lac-des-Îles, 1981.)

Gilles Deschatelets



Les reconnaissez-vous ?

Avez-vous reconnu...

La famille de Jean-Baptiste Boyer et Paméla Poirier



À compter de 1886, la famille Boyer occupe le voisinage du petit lac situé aux limites des rangs 2 et 3 du canton Robertson sud. Jean-Baptiste père occupe le lot 19, J.-Baptiste fils est leur voisin au sud et ouvre une montée qui quitte la rive de la Lièvre vers le grand lac des Îles. Trois des filles et leurs époux y défrichent aussi.



AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la
Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

La cloche du curé Labelle au Nominique



Première habitation et chapelle des Jésuites construite en 1882-1883 et détruite par un incendie le 5 janvier 1895. À droite, le beffroi où trônait la cloche.



La première église construite en 1892. Nouvelle église, nouvelle cloche.

« Ce qui singularise la fondation de Nominique, c'est qu'avant même la venue d'un seul colon, il exista un authentique Nominique, sur papier celui-là, bien pensé, bien mûri, au point qu'il peut avoir l'air d'un beau rêve ... inachevé. »¹ Ce rêve, Antoine Labelle le voit en 1879 lorsqu'il remonte la Rouge et visite les deux lacs. Il y voit une colonie qui deviendrait le centre de cet immense pays qui s'ouvre vers le nord : un évêché, des écoles, un hôpital, un collège classique, germe d'une université que fréquenteront les jeunes de la Kiamika, de la Lièvre et de la baie d'Hudson, un centre ferroviaire, bref, la capitale d'une nouvelle province.

Lorsqu'il revient en 1881, il en est encore plus convaincu. Il écrit au Supérieur des Jésuites, à Montréal, qu'il veut convaincre de diriger la mission : « J'ai acheté la cloche de St-Eustache pour notre établissement au Nominique. Elle pèse 1 000lb. Je l'ai payée 85,00\$... » (La cloche a reçu une « éraflure » -peut-être lors des troubles de 1837- qui lui donne un « son de vétéran ».) Il lance aussi la Corporation du Collège Nominique dont la charte est reconnue par l'Assemblée législative (Québec) le 30 juin 1881.

Après des séjours à Saint-Jérôme et à L'Annonciation la cloche arrive à la nouvelle mission de Nominique le 17 avril 1884. On la monte immédiatement sur quatre poteaux de 4 pieds dont l'un est une grosse souche. Pendant une heure chacun

la fait sonner à tour de rôle. Elle rappelle à chacun le clocher de son village et donne une âme au jeune établissement. Le 8 octobre 1885, Marcel Martineau, prêtre curé écrit : « J'ai aussi fait faire une sorte de beffroi, charpente de 4 poteaux de 32 pieds de hauteur d'où la cloche fait maintenant entendre ses joyeuses volées jusqu'à 5 ou 6 milles à la ronde... » En 1892, les paroissiens auront une nouvelle église et une nouvelle cloche. On ignore ce qu'il est advenu de la cloche du curé Labelle.

(1. Jean-Paul Poulin, cité dans, Comité du Centenaire, Nominique 1883-1983, 1983)
Gilles Deschatelets



Les reconnaissez-vous ?

Avez-vous reconnu...

Augustine Démanche et Alphonse Laberge.

Voici les premiers époux de Nominique dont le mariage a été célébré le 25 novembre 1884. François Démanche, son épouse, Thérèse Chévy et leurs 5 enfants étaient arrivés le 25 mars de Longue Pointe (Montréal). Ils étaient venus de France 13 ans auparavant. J. Alphonse Laberge, 25 ans, était arrivé au Nominique en août 1884 également de Longue-Pointe.



AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la
Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

La gare de L'Annonciation



Le train entre en gare de L'Annonciation. 1905.



En route pour Montréal. Prix du billet aller simple : 1,90\$

L'absence d'une voie ferrée reliant les cantons du nord au sud du Québec a longtemps ralenti leur développement. Si le tronçon Saint-Jérôme-Labelle est complété le 8 septembre 1892, son prolongement jusqu'à L'Annonciation prendra une décennie.

Le 6 juin 1898, la Municipalité du canton Marchand engage Ubald Chartrand, à 1,00\$ par jour, pour accompagner le curé Cottet afin de tirer un tracé acceptable par la Compagnie de chemin de fer de la Colonisation. Mais ce plan ne cadre pas avec celui de la compagnie qui favorise, pour joindre Nomingue, un tracé qui passerait à 3 km du village. Furieux, les résidents font appel à leur député, Henri Bourassa, qui les appuie : le train passera dans le village. Nonobstant quelques expropriations de terrains, de maisons et d'une partie du cimetière dont on exhuma les corps.

Un autre litige ébranle les citoyens : où construire la gare? Une majorité appuie Dosithée Boileau qui propose un terrain près de son moulin à scie au cœur du village. Par contre, le conseil municipal propose le terrain de la Fabrique. Enfin, la forestière G. H. Perley pèse de ses 1 000 km² de forêt pour exiger que la gare soit près de ses installations à 1 km de l'église.

Finalement, le terrain de Dosithée Boileau sera choisi et le 4 janvier 1904 à 23h30 le train arrive à la gare de L'Annonciation. Malgré le froid et l'heure tardive une foule curieuse applaudit. L'historien Samuel Charrette décrit ainsi la joie des personnes présentes : « Au sortir de l'obscurité, les yeux des

villageois sont éblouis de tant de magnificence : ces lourds sièges capitonnés, ces châssis anglais dissimulés derrière de beaux rideaux à ressorts; ces lampes à gaz qui ronronnent sous un plafond ouvragé comme une voûte de cathédrale et qui projettent une lumière presque aveuglante pour des yeux habitués à la lampe à pétrole, une toilette intérieure, avec bol en porcelaine blanche; un évier rond émaillé surmonté d'une glace; l'eau froide et l'eau chaude courante; tant de luxe, en si peu d'espace! » Le train partait de la gare de la Place Viger à Montréal quatre fois par jour. Coût du billet : 1,90\$ pour l'aller et 2,85\$ pour l'aller-retour.

(Sources textes et photos : Charrette, Samuel, Histoire de L'Annonciation, 1953. LaGrange, Richard, Le nord, mon père, 1986.)

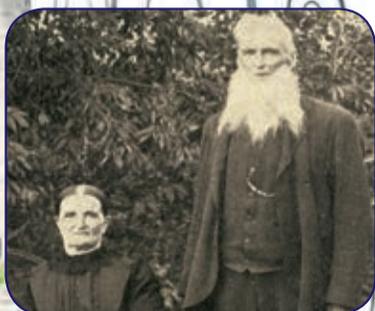
Gilles Deschatelets



Les reconnaissez-vous ?

Avez-vous reconnu...

Éloïse Pagé et Dosithée Boileau

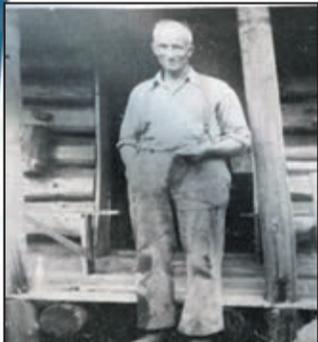


Dosithée Boileau a eu le destin singulier d'être un pionnier de deux villages. Il accompagne le curé Labelle lors de son premier voyage dans la Rouge et ce dernier le convainc de bâtir maison à la ferme du Milieu, L'Annonciation. Le 28 avril 1880, il quitte Saint-Jérôme avec son épouse, Éloïse Pagé, et leurs 8 enfants pour s'y établir. Il acquiert plusieurs lots. Puis il est mandé par le ministère de la Colonisation pour ouvrir un chemin entre L'Annonciation et Nomingue, défricher le lot des Jésuites dans cette dernière mission et leur bâtir une maison.



En collaboration avec la
Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

Les tours de feu de Pontmain



Eugène Grenier gardien de la première tour pendant 30 ans.



La première tour était construite en bois.



La deuxième tour, en métal, était maintenue par des câbles d'acier.

Sans moyens pour les combattre efficacement, les feux de forêt étaient l'ennemi numéro un des colons car ils pouvaient tout raser : bâtiments, semences et forêt. Dans sa lettre du 3 octobre 1887, le curé colonisateur Eugène Trinquier signale à l'évêque Duhamel (Ottawa) la présence « d'un feu de forêt qui pendant un mois et demi menaçait toutes les habitations de la Lièvre. Tous les hommes y étaient occupés... »

Dans les années 1930, le ministère des Terres et Forêts construit une tour de surveillance, qui donnera son nom à la montagne où elle est dressée, à 2,42 km de Pontmain. Construite en bois, elle s'élève à 13 mètres de haut. Eugène Grenier en sera le gardien pendant plus de 30 ans, avec quelques périodes de sabbatique quand le parti politique au pouvoir changeait. Du lever au coucher du soleil, il scrute l'horizon pour détecter toute fumée suspecte et la signaler au chef de sa circonscription par radio émetteur. Il doit aussi noter la température deux fois par jour et voir à l'entretien de « sa » tour.

Qualité indispensable : ne pas craindre les hauteurs. Un jour que le ciel, chargé de nuages, semblait plus bas que d'habitude, et qu'Eugène repeignait le toit de la cabane au sommet, il sentit la tour bouger et eut la nette impression qu'elle basculait dans le vide. Il lâcha tout et se cramponna au mât le temps que le vertige passe. Pendant des années les visiteurs purent voir les roches, au pied de la tour, peintes de la même couleur que le toit...

L'entretien de la deuxième tour, qui avait remplacé la première, était plus facile : son fils Noël se laissait glisser le long des câbles d'acier pour les huiler! Une glissade de 18 mètres (60 pieds). Avec la surveillance aérienne les tours perdront leur utilité. La deuxième tour sera démolie autour de 1978 pour des raisons de sécurité.

(Source texte et photo :Notre-Dame-de-Pontmain 1884-1984,
Comité du Centenaire, 1984.)
Gilles Deschatelets



Le reconnaissez-vous ?

Avez-vous reconnu...

Yvette Chénier et Ferdinand Constantineau



En 1949, Yvette Chénier prend la relève de son père, Zéphyr, comme maître de poste de Pontmain. Elle assure les services postaux dans la partie avant de leur maison privée, un beau bâtiment construit en 1898 par Eugène Trinquier, prêtre-missionnaire, et qui servit de premier presbytère. Il n'y a pas vraiment d'heures d'ouverture, on vient chercher son courrier quand on a le temps. Son époux Ferdinand fait la barbe (0,15\$) et coupe les cheveux (0,25\$) dans une pièce voisine après avoir « passé la malle » pendant plusieurs années.

AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la
Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

Le Collège Manitou de La Macaza



Le Collège Manitou aura connu une brève existence.

En 1971, le département des Affaires indiennes du Canada créait le Programme des centres culturels et éducatifs qui devait être à l'origine de diverses institutions dont le Collège Manitou de La Macaza. Le programme voulait former des jeunes Autochtones qui retourneraient ensuite travailler au sein de leur communauté.

Construit en 1973 sur l'ancienne base militaire le Collège est affilié aux Cegeps Dawson et Ahuntsic de Montréal. Il se veut le premier centre d'études et de formation supérieures pour la jeunesse autochtone d'Amérique et accueille des élèves, surtout anglophones, du Canada et des États-Unis. Environ le tiers des professeurs sont autochtones.

Une partie importante des cours vise la formation de maîtres afin de combler les postes d'enseignants dans les communautés. Des activités sociales et culturelles visent à faire naître un sentiment d'appartenance et faire connaître l'histoire véritable des peuples amérindiens en réponse à « l'histoire officielle » imposée par les colonisateurs blancs. Il a formé quelques centaines de jeunes qui jouent aujourd'hui un rôle important dans leur communauté, comme Ghislain Picard, chef des Premières Nations du Québec et de Labrador et vice-président des Premières nations du Canada.

Le Collège Manitou n'a cependant duré que trois ans en raison de difficultés financières dues au non-renouvellement des sources de financement, gouvernementales entre autres. Selon le sociologue Jean Beaudoin, ex-professeur au Collège, « ... le Collège Manitou poursuivait le double but de changer la société et de lutter contre le génocide culturel. » La responsabilité de l'échec incombait au gouvernement fédéral qui « ... a toujours nié le droit des Amérindiens à l'autonomie. Ainsi, avant même de naître, le Collège était condamné à mourir. » Cette expérience, unique au Canada, se termine le 18 décembre 1976. L'établissement d'enseignement accueillera par la suite ... un centre pénitencier.

(Source : La Grange, Richard, Le nord, mon père, 1986.)

Gilles Deschatelets



Le reconnaissez-vous ?



Avez-vous reconnu...

Léon Ouellette

Il semble certain que le premier colon arrivé à La Macaza, en 1886, fut Léon Ouellette venu d'Arundel. Époux d'Héloïse Richer, il décéda le 30 novembre 1898 à l'âge de 57 ans et est inhumé dans le cimetière de L'Annonciation. Deux fils se sont mariés à La Macaza, Joseph, à Marie-Rose Lapointe le 19 février 1906 et décéda le 16 mai 1960; et Henri, marié à Clémentine Desjardins le 28 juin 1924. Il y a toujours de ses descendants à La Macaza.



AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la
Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

L'avant-garde à Sainte-Véronique



L'école du Petit-Gard, source de l'organisation municipale de Sainte-Véronique.

L'année 1894 voit l'arrivée des premiers pionniers sur le territoire actuel de Sainte-Véronique, qui sera desservie comme mission deux ans plus tard. L'origine administrative de ce territoire débutera en 1900 avec la proclamation du canton Turgeon. Le pionnier Henri Martineau jouera un rôle déterminant à cette époque.

En effet, l'hiver suivant, il réfère les résidents du Petit-Gard au curé de L'Annonciation, responsable de la mission de Sainte-Véronique, afin de bâtir une école. C'est plutôt une commission scolaire qui émerge de ce processus dès 1902. L'évaluation foncière est alors rapidement réalisée, ce qui permet aux administrateurs de la corporation municipale du canton Turgeon, érigée civilement en 1904, d'économiser une somme considérable. Ceux-ci siègent dans la maison inhabitée d'Henri Martineau lors de leur nomination officielle.

Les premières années sont ardues : la colonie est encore très jeune et la principale priorité consiste à développer un réseau de communication efficace. Ceci n'empêche pas le conseil d'adopter des mesures avant-gardistes en matière d'écologie et de santé publique. Par exemple, lorsque le propriétaire d'une scierie construit un barrage sur la rivière Jourdain, le conseiller Moïse Mercier intervient auprès des autorités canadiennes et québécoises afin qu'une « passe » pour les poissons soit aménagée.

Ce sont des raisons de santé publique qui incitent le conseil à assurer la protection des cours d'eau, y compris les plus petits, et à adopter des directives pour interdire de fumer lors des séances du conseil (1910) et pour rendre la vaccination obligatoire sur le territoire (1911).

Benoît Bourbeau



Les reconnaissez-vous ?



Avez-vous reconnu... Dr Désiré Hélie

Le docteur Désiré Hélie, de Val-Barrette, effectuait la tournée de ses nombreux patients à bord de son traîneau tiré par ses chiens Job et Samson.



AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la
Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

Des protestants à Mont-Laurier



Plusieurs membres de la communauté protestante de Mont-Laurier dans les années 1920. L'église, située sur la rue de la Montagne, n'existe plus aujourd'hui.

Le tournant du XXe siècle voit Mont-Laurier devenir un important village et plusieurs décisions importantes sont prises concernant son développement. En 1896, une réunion tumultueuse a lieu chez Solime Alix : il faut décider du site de la nouvelle église. C'est un vote secret qui détermine le choix du site de l'église, à côté de l'actuelle cathédrale. Comme aucun pont n'existe à l'époque pour traverser la rivière du Lièvre, le curé Desjardins se doute bien que les résidents de la rive opposée seront mécontents.

Effectivement, suite à cette décision, quelques familles du quartier du Rapide de l'Original décident d'apostasier la religion catholique et de devenir protestants. L'arrivée d'autres protestants francophones en provenance des Basses-Laurentides crée alors une communauté suffisamment nombreuse pour soutenir l'œuvre de l'Église Unie du Canada dans la région des Hautes-Laurentides. C'est ainsi qu'en 1908 les registres sont ouverts.

Comme partout ailleurs au Québec, certaines tensions marquent la cohabitation entre les catholiques et les protestants. Les quatre décennies suivantes verront les membres de la petite communauté tenter de peine et de misère de faire prospérer leur œuvre, mais plusieurs mariages entre catholiques et protestants viennent réduire le nombre de ces derniers. Après la guerre, leur nombre ne peut plus justifier le maintien d'une église protestante dans les Hautes-Laurentides. Les registres de cette église sont fermés en 1945. En tout, il y eût 78 baptêmes et enregistrements, 21 mariages et 37 sépultures à l'Église Unie de Mont-Laurier. Après 1945, la plupart des membres de la communauté déménagent pour Marieville, dans les Cantons de l'Est, où des pasteurs anglophones les guideront. L'anglicisation sera alors assez rapide. Des vestiges du cimetière protestant existent toujours à l'arrière de l'ancien Patro.

Par Benoît Bourbeau



Les reconnaissez-vous ?



Avez-vous reconnu...

Léopold Massicotte et William Proudfoot

M. Massicotte est le pasteur de l'Église Unie du Canada à Mont-Laurier. Il habite à Mont-Laurier avec son épouse Cordélia Coderre. Un de ses fidèles est M. William Proudfoot, employé de la MacLaren. Nous les voyons assis sur les marches de l'église protestante de Mont-Laurier dans les années 1920.



AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la
Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

Les églises de Ferme-Neuve



Cette carte postale représente la première église de Ferme-Neuve avec le curé Michel Martin. Source: Collection André Despaties, SHGHL.

La vie religieuse dans les débuts de la région était une affaire de curés missionnaires et voyageurs. C'étaient d'abord les curés Eugène Trinquier de Notre-Dame-du-Laus et Augustin Desjardins de Rapide-de-l'Original qui desservait la mission de Ferme-Neuve. La messe était alors célébrée chez Norbert Morin. Il faut attendre 1898 pour qu'une première chapelle soit érigée dans le village.

En 1904, une église est bâtie sur la rue Lafontaine (actuelle 12e Avenue). C'est l'abbé Rodrigue Cadieux, premier curé de Ferme-Neuve, qui célèbre la première messe. Au fil des années, les paroissiens ajoutent plusieurs pièces intéressantes à leur patrimoine religieux: un sanctuaire (1906), un chemin de croix (1924), un presbytère (1931) et un harmonium (1937).



L'église actuelle de Ferme-Neuve en 1940. Source: Collection de la SHGHL.

L'église est le centre de la vie familiale. C'est ici que sont célébrés les baptêmes, les premières communions, les confirmations, les mariages et les décès. C'est donc avec un pincement au coeur que les paroissiens de Ferme-Neuve assistent à un incendie mineur de leur église le 14 février 1939. Les rénovations débutent, mais un nouvel incendie rase l'église le 21 mars. Les offices religieux sont alors déplacés chez M. Sam Matts, commerçant important de Ferme-Neuve.

Malgré cet incendie, les gens de Ferme-Neuve se retroussent les manches et, en 1940, les travaux de construction de l'église actuelle sont complétés. La vie religieuse peut alors reprendre son cours normal à Ferme-Neuve.

Source: Ferme-Neuve 1901-2001: cent ans de fierté
Benoît Bourbeau



La reconnaissez-vous ?



Avez-vous reconnu...

Classe de Micheline Campeau

Nous voyons ici la classe de Micheline Campeau en 1950-1951 à l'école 9 du rang 2, canton Moreau, à Ferme-Neuve. En 1956, l'école est dotée de l'électricité, de l'eau courante, d'un vestiaire au sous-sol, de pupitres individuels et d'autres commodités dignes d'une école moderne. Elle n'existe plus aujourd'hui.



AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la
Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

Histoire de créer des ponts (1ère partie)

Les chalands de la survie



Draveurs au pied du rapide Wabassée, avec Teddy Mielke. On y voit un chaland servant à traverser hommes et bétail. Source : Collection Édouard "Teddy" Mielke, SHGHL.

L'interdit de trotter sur les ponts

« Il est proposé par le conseiller Noé Landry que chaque pont de la municipalité ait une affiche de poser pour défendre aux passants de trotter sur les dits ponts et que James Ladouceur soit nommé pour faire ces enseignes en indiquant aussi sur chaque enseigne le nom du pont. »

**La municipalité de Wabassée-Dudley-
Bouthillier 1922**

Source : Luc Coursol, Lac-du-Cerf : La mémoire du temps, p. 218.

une dimension de 10 X 4 mètres (32 X 11 pieds) et permettront l'approvisionnement des colons établis dans le secteur. Ce sont les colons du canton de Dudley qui seront responsables de l'entretien du chaland et du chemin situé dans le contour des cantons Wabassée et Bouthillier. L'année suivante, le réseau de traverses s'agrandit. On voit alors la terre de Cyrille Arbic relié à celle de Napoléon Grenier. En 1900, une autre traverse est installée en amont du rapide Wabassée. Avec l'augmentation du trafic terrestre, il faudra bientôt remplacer ces traverses rudimentaires par des ponts. À suivre...

(Source: Luc Coursol, Lac-du-Cerf : La mémoire du temps.)

Pierre-Olivier Parenteau



Le reconnaissez-vous ?



Avez-vous reconnu...

Mme Georgiana Faubert

Mme Georgiana Faubert est une des pionnières de Lac-du-Cerf. Elle arrive avec Joseph Boismenu, qui l'avait épousé en 1916 et était devenu gardien à la ferme Wabassée pour éviter la conscription. Ils s'établiront ensuite à la baie du Bonnet Rouge.

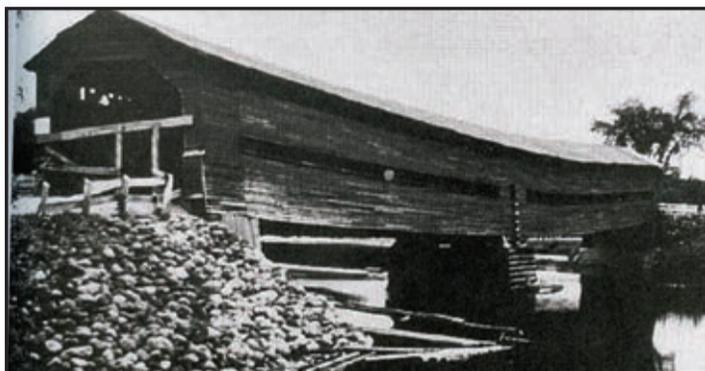


AU FIL DU TEMPS

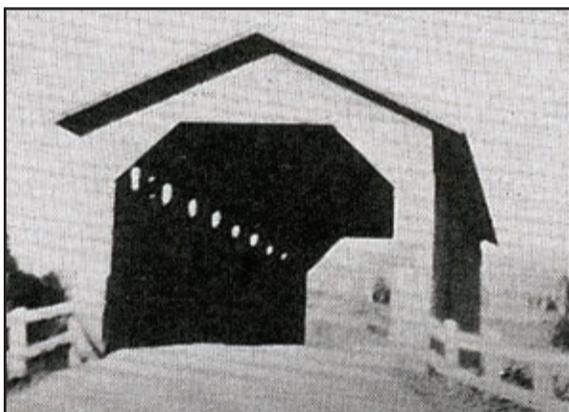
En collaboration avec la
Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

Histoire de créer des ponts (1ère partie)

Les ponts de la discorde



Les ponts couverts de l'île Longue entre Lac-du-Cerf et Notre-Dame-de-Pontmain. Source : Luc Coursol, Lac-du-Cerf : La mémoire du temps, p. 219.



Ce n'est qu'en 1919 que le gouvernement donne son aval à la construction de deux ponts couverts enjambant la Lièvre à l'île Longue en direction de Lac-du-Cerf. On facilite ainsi le trajet permettant aux familles Gougeon, Ayotte, Poirier, Faubert, Brousseau, Landry et Boismenu d'obtenir les services offerts à Notre-Dame-de-Pontmain.

Toutefois, une ombre plane sur les nouveaux ponts facilitant le déplacement des pionniers. La très puissante compagnie forestière MacLaren, de par son activité de drave, met à mal les piliers du pont côté ouest.

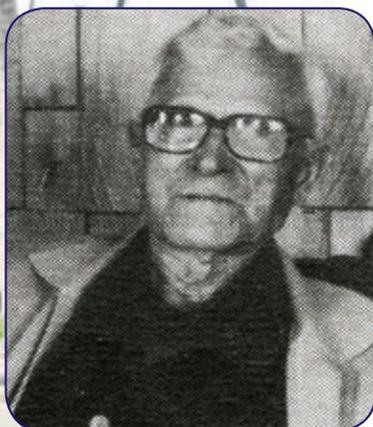
De plus, l'inspecteur de voirie Pierre Beaulieu se voit dans l'obligation de sommer la compagnie de mettre fin à une pratique plutôt cavalière. En effet, la MacLaren avait pour habitude d'utiliser le grand pont en qualité d'écurie pour y mettre ses chevaux l'hiver.

Enfin, en raison de l'établissement d'un barrage de la MacLaren au rapide des Cèdres en 1929, la compagnie se verra dans l'obligation de procéder au déménagement de plusieurs ponts, mais aussi d'en assurer l'entretien. Le niveau d'eau ayant monté, les sites des anciens ponts devinrent inutilisables. Encline au laxisme dans l'entretien des nouveaux ponts, la compagnie forestière sera condamnée à payer 8 953\$ en dédommagement suite à la mort d'Horace Bilodeau. Le malheureux sera englouti dans la rivière, avec son chargement de bois, dû à l'effondrement du pont sur le chenal de l'est, en 1935. Après examen des travaux effectué par la compagnie, l'ingénieur en chef Gohier, du ministère de la Voirie, déclare n'avoir jamais vu d'ouvrages aussi mal conçus, et ce, en 33 ans de métier.

(Source: Luc Coursol, Lac-du-Cerf : La mémoire du temps.)
Pierre-Olivier Parenteau



Le reconnaissez-vous ?



Avez-vous reconnu... **Frédéric Filion**

Frédéric Filion, pionnier de Lac-du-Cerf, s'établit sur le lot 49 du 10e Rang, près du rapide Wabassee, avec son épouse Jeanne Lafleur. Il était parti du lac Maskinongé, près de Saint-Jovite avec son frère Henri et son épouse Alexina Therrien, qui cultivent le lot voisin. Source : Collection de la SHGHL.

En collaboration avec la
Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

Origine du nom des cantons de Mont-Saint-Michel

Partie 1



Mgr Elphège Gravel

Tout d'abord, précisons que le mot «canton» est la traduction française du « township » anglophone. Il s'agit d'un mode de séparation des terres imposé dès le début du régime anglais pour mettre fin au régime seigneurial qui avait cours en Nouvelle-France. La toponymie des premiers cantons est principalement anglophone. C'est à partir des années 1830 que l'on voit l'apparition de noms francophones ou amérindiens francisés.

Canton Gravel

La dénomination du canton Gravel tire son origine de Mgr Elphège Gravel, premier évêque de Nicolet. Ayant débuté le cours classique à Saint-Hyacinthe en 1849, il le poursuivra au Holy Cross College à Worcester au Massachusetts pour le terminer au petit séminaire de Montréal. Il prolongera ses études au Grand Séminaire de Montréal et enseignera par la suite au collège Sainte-Marie-de-Monnoir, à Marieville en Montérégie. À l'été 1864, coup de théâtre, Mgr Gravel décide de quitter le monde ecclésiastique pour l'école militaire de Québec. À l'automne de la même année, il s'inscrit en droit à l'université Laval. Toutefois, l'errance d'Elphège fut de courte durée. En effet, il reprit

la vie sacerdotale l'année suivante plus convaincu que jamais de son choix. Ordonné prêtre en 1870, il sera sacré évêque de Nicolet le 2 août 1885. La maladie rend difficile ses tournées du diocèse et il peinera à établir son autorité sur le clergé du séminaire. Le contentieux aura des échos jusqu'à Rome. La principale tâche de Mgr Gravel demeure toutefois d'organiser les paroisses de son diocèse, d'attirer de nombreuses communautés religieuses à Nicolet et de voir à ce qu'autant les agriculteurs que les ouvriers entretiennent le clergé. Ultramontain convaincu, c'est avec grande satisfaction qu'il constate que seulement « vingt-cinq personnes ne sont pas fidèles au devoir pascal, par affaiblissement de la foi » dans son diocèse. Mgr Gravel décède le 28 janvier 1904 à Nicolet.

Le canton Gravel compte, entre autres, le village de Mont-Saint-Michel, le lac des Journalistes et le lac Gravel. Le premier colon à s'y établir est Joseph Quevillon, qui choisit le lot 31 du rang 1, entre l'île Ronde et le ruisseau Quévillon. Il construit sa maison en bois rond en 1899 puis repart pour Sainte-Adèle passer l'hiver avec sa famille. L'année suivante, ils s'installent sur leur lot de colonisation. À cette époque, Saint-Michel-des-Cèdres faisait encore partie de Ferme-Neuve. Il faudra attendre 1918 avant qu'une église soit construite et que les registres soient ouverts.

(Sources: Josée Lacasse et al., Kiamika... Comme une rivière; Dictionnaire biographique du Canada)
Pierre-Olivier Parenteau et Benoit Bourbeau



Le reconnaissez-vous ?



Avez-vous reconnu...

Louis Lamoureux

Louis Lamoureux sur la terre à Mont-St-Michel avec deux de ses vaches. Source: Collection René Lamoureux, SHGHL.

AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la
Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

Hôtel Kiamika



Hôtel de Rodrigue Lacasse , vers 1906.

Les fêtes de Pâques sont maintenant terminées, ce qui signifie, entre autres, la fin du Carême! Pour certains, cela indique qu'ils pourront faire gras, pour d'autres, s'offrir des gâteries sucrées et pour quelques-uns, prendre un petit coup! Outre les occasions en famille, il demeurait un lieu de prédilection pour étancher sa soif à une certaine époque soit, l'hôtel du village.

En ce qui concerne le village de Kiamika, le premier hôtel à se voir accorder, par le conseil municipal, la permission de vendre de l'alcool est celui de Pierre Lacasse. Nous sommes le 7 mars 1898.



Le curé Joseph-Aimé Lemonde, curé de Kiamika de novembre 1898 à février 1908.

L'hôtel: à l'origine du presbytère

Au mois de juillet de cette même année, une lettre du propriétaire de l'hôtel parvient à l'évêque d'Ottawa, Mgr Duhamel. Elle indiquait à l'évêque qu'il offrirait l'hospitalité au futur curé de la paroisse, l'abbé Joseph-Aimé Lemonde. Sans savoir si l'abbé aimait le monde en général, nous savons qu'il n'appréciait pas particulièrement son nouveau chez lui. Il estimait sa chambre trop petite. L'hôtel lui était inconfortable, car bruyant et froid. De surcroît, le pauvre abbé n'arrivait pas à asseoir son autorité auprès des buveurs problématiques. Il ne lui en fallait pas plus pour demander la construction d'un presbytère.

Cependant, là ne s'arrêtaient pas la lutte de l'abbé contre les affres de l'alcool chez ses ouailles. C'est en rafraîchissant la mémoire de ses fidèles sur les méfaits de l'alcool que le curé Lemonde s'attaque au problème. La menace de l'ivrognerie est associée rapidement au prince des ténèbres, cette «passion» étant mère de tous les vices! Aucun alcool n'est épargné. Fouillant dans les écrits liturgiques, il critique le bon vin en usant du Livre des Proverbes, ouvrage qui qualifie le vin comme étant aussi dommageable à l'Homme que la morsure d'un serpent venimeux. Enfin, l'abbé Lemonde ira jusqu'à solliciter l'avis du docteur Sewell sur la consommation de liqueurs fortes et ses méfaits. Le Dr Sewell rappelle qu'elles rendent le corps moins apte à supporter la fatigue, à résister au froid et à la chaleur tout en exposant le buveur aux maladies contagieuses. Enfin, religion et sciences se retrouvent sous un même discours vers un même but.

Toutefois, le bon curé ne pouvait laisser les croyants de Kiamika sans solution quant à cet ennemi sans scrupules qu'est l'alcool. Prenant exemple sur Jésus Christ, il exhorte les âmes de Kiamika à porter la croix de la tempérance! Cette dernière étant moins «coûteuse» à porter par les fidèles que celle portée par le messie «pour l'amour de nous».

Pierre-Olivier Parenteau

Source: Josée Lacasse et al., Kiamika... Comme une rivière



La reconnaissez-vous ?



Avez-vous reconnu...

Noé Touchette

Noé Touchette dans sa fromagerie à Kiamika. Nous n'avons pu établir la date de cette photo avec certitude, mais nous devinons qu'elle date de plusieurs décennies.



AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la
Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

Amène-nous jouer au baseball !



Le club de balle de Val-Barrette en juin 1946. Source : fonds du 75e anniversaire de Val-Barrette.

1920 début 1930), à Val-Barrette le dimanche était consacré, en saison estivale, à la messe bien entendu, mais aussi au sport national de nos voisins du sud. Sans toute l'organisation d'une saison dans la Ligue nationale, disons que les parties de Val-Barrette étaient planifiées deux ou trois semaines à l'avance. On recrutait les joueurs au pied levé, pour les retrouver dans le champ, devenu le champ de balle pour l'occasion. Il n'en fallait pas moins pour attirer les spectateurs. Il semblerait que la «balle dure» ait aussi été en mesure d'attirer des «jeunesses» féminines.

Tout ce beau monde réuni, il était maintenant temps de laisser place au spectacle! Dans les rangs de Val-Barrette, on pouvait compter sur des joueurs tels que Germain et René Lafleur, des lanceurs émérites. Il y avait aussi le receveur Émile Granger. Plusieurs autres joueurs ont aussi participé à ces beaux dimanches. Il nous suffit de penser à Henri Matt, fils de Joseph Matt, aux frères Sylvio et Georges Cadieux, sinon à Bruno Racicot, Maurice Lapointe et Charles Bélair. Fait à noter, il n'y avait que trois joueurs dotés d'un gant dans toute l'équipe, soit le lanceur, le receveur et le premier but. Pour le reste de l'équipe, une bonne corne de bâtisseurs devait suffire!

Tous ces amateurs de baseball affrontaient des équipes de la région. On venait de Lac-des-Écorces, Mont-Laurier, Ferme-Neuve, Nomingue, L'Annonciation et même de Labelle pour s'adonner à la joute. Toutefois, ce sont les parties jouées contre le club du village de Notre-Dame-de-Pontmain qui ont laissé de vifs souvenirs à la mémoire des partisans. Le haut degré de compétition entre ces deux équipes «clouait les spectateurs sur leurs sièges». Très peu d'entre eux quittaient avant la fin, selon les dires de Rémi Matt.

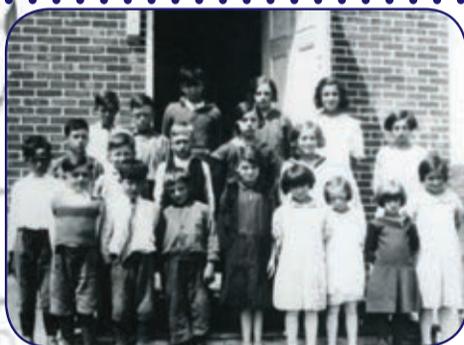
Il est facile de constater que Val-Barrette vibrait au rythme de ses vedettes locales lors de ces matchs.

Cependant, qu'arrivait-il aux supporteurs lorsque leurs favoris jouaient à l'extérieur? Erraient-ils comme des âmes en peine dans le village? Hé bien non! On pouvait compter sur Hector Deschamps et son camion de trois tonnes avec des échelettes pour transporter les partisans vers les villages des autres clubs de la région. Pour 50¢, on avait droit à un tour de boîte de camion «direction baseball»!

Source: Comité des fêtes du 75e anniversaire de Val-Barrette, Val-Barrette.

Un petit village. Une grande histoire.

Pierre-Olivier Parenteau



Les reconnaissez-vous ?



Avez-vous reconnu...

Lucille Forget

Lucille Forget, téléphoniste de la Lièvre Valley Telephone à Val-Barrette, le 13 avril 1957. Collection Lucille Forget.



AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la
Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

À la source du lac



L'école Richer, tenue par Mme Gertrude Grenier, en 1933-1934.

Le retour de la belle saison ramène à notre mémoire de nombreux souvenirs où la température agréable nous poussait à visiter les plages publiques, telle celle de Saint-Jean-sur-le Lac. Aujourd'hui, d'un accès facile, il faut remonter en 1912 pour constater les prémisses de la colonisation dans ce secteur. En effet, c'est de par la construction du pont Devlin au Rapide-de-l'Orignal que ce secteur est ouvert à de nouveaux colons. Par la suite s'étendra le chemin du

même nom reliant Mont-Laurier à la Gatineau (Maniwaki) via les lacs Brochet, Gatineau et Castor Blanc, puis les secteurs de Saint-Cajetan, Sainte-Famille d'Aumond et Déléage.

Voyant la démographie augmenter sur ce territoire, Mgr Brunet envisage fortement d'y créer une nouvelle paroisse dès 1914, à peine deux ans après la construction du pont Devlin. Le lieu de culte, une chapelle, prendra place sur le lot 54 du dixième rang, non loin de ceux d'Auguste Villars et d'Adélarde Lefebvre. Les prêtres de Mont-Laurier pourront ainsi desservir les colons du chemin Devlin en plus de les représenter auprès de l'agent des terres. Cependant, la colonisation se fera au ralenti freinant l'apparition de la nouvelle paroisse. Cette situation opposera Mgr Brunet et l'agent de la Société générale de colonisation et de rapatriement, M. Bigonèse, sur la capacité des terres du secteur. L'agent de la colonisation estime qu'il n'y a qu'une vingtaine de lots propices à la colonisation, ce qui heurte les convictions de Mgr Brunet, ce dernier voulant continuer l'œuvre du curé Labelle.

Prenant sur lui d'ajouter une paroisse à son diocèse, l'évêque de Mont-Laurier choisit le vocable de Saint-Charles pour la chapelle. De plus, en 1916, il entreprend des démarches afin de doter ce secteur d'un bureau de poste. Il sera établi dans la demeure d'Auguste Villars. Toutefois, le secteur du dixième rang ne supportera pas la pression démographique des nouveaux arrivants qui eux, ont choisi les alentours du lac Brochet, maintenant nommé lac des Sources. C'est donc grâce aux Fleurant, Ducharme, Lacelle, Lajeunesse, Chénier, Gauthier et Laroque que le secteur du lac des Sources s'est développé. En 1919, ils demanderont à l'évêque de Mont-Laurier, Mgr Brunet, un curé permanent pour eux ainsi que pour les colons du chemin Delvin. L'évêque sera satisfait de cette solution et assignera le curé Antoine Lalonde auprès des fidèles de la région. Le nouveau curé poussera ses nouvelles ouailles à la construction d'une chapelle-presbytère à deux étages. Elle sera dédiée à Saint-Jean-l'Évangéliste, tandis que la petite localité prendra le nom que l'on connaît aujourd'hui, soit Saint-Jean-sur-le-Lac!

Pierre-Olivier Parenteau



Le reconnaissez-vous ?



Avez-vous reconnu... Lucille Forget

Lucille Forget, téléphoniste de la Lièvre Valley Telephone à Val-Barrette, le 13 avril 1957. Collection Lucille Forget.



AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la
Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

So! So! So! Solides bâtisseurs!



Église de Saint-Joachim du lac des Sables, maintenant appelé Val-Limoges.

En ces temps troubles où la sociale démocratie semble être mise à mal, comment pourrait-on s'inspirer du passé pour éclairer notre proche avenir? Une partie de la réponse pourrait se retrouver dans la petite histoire de Val-Limoges!

Tout d'abord, notons que Val-Limoges est une paroisse tardive du diocèse de Mont-Laurier. C'est une petite colonie qui se développe au lac des Sables à partir de 1942. C'est donc cette année-là que l'on voit arriver le premier colon dans les environs de Val-Limoges. Il s'agit d'André Boucher. Rapidement, d'autres familles suivront. Elles seront inspirées par l'abbé Roy, missionnaire-colonisateur du diocèse. Ils s'établiront le long du chemin Devlin et dans un rang menant à la baie au Sable du réservoir Baskatong.

L'année suivante, une chapelle-école voit le jour, offrant à l'abbé Roy un endroit où célébrer la messe. Il sera secondé par les abbés Genest et Léonard afin d'assurer la desserte de la petite communauté. C'est en 1949 et en l'honneur de Mgr Limoges, évêque de Mont-Laurier de 1922 à sa mort en 1965, que sera nommée la bourgade que nous connaissons aujourd'hui.

C'est aussi en cette année que sera érigée l'église du village. Elle sera bâtie sous l'égide du contre-maître lauriermontois Fernand Saint-Louis. Cependant, le budget « serré » de la petite agglomération jette une ombre sur la réalisation du projet. Fort de son audace, l'abbé Léonard réussit à convaincre tous les colons de la paroisse de mettre l'épaule à la roue. De surcroît, l'abbé Léonard lance un appel à tous les paroissiens du diocèse afin que se réalise la construction de l'église. C'est ainsi que plus de deux cents hommes viendront de Mont-Laurier, Ferme-Neuve, Lac-des-Écorces, lac Lanthier et Lac-des-Iles pour offrir leurs bras et parachever l'œuvre de l'abbé. C'est en les termes de solidarité inter-paroissiale que le journal « Le Flambeau » qualifie cet événement. En effet, outre le maire de Lac-des-Écorces en personne, M. Alfred Rousseau, il a été remarqué la présence d'un vénérable monsieur de quatre-vingt-cinq ans venu donner de son temps et de son énergie pour que les paroissiens de Val-Limoges puissent célébrer leur conviction religieuse dans leur village. En 1952, les « Val-Limogeois » auront leur curé résident en la personne de l'abbé Roméo Sylvestre.

Pierre-Olivier Parenteau

Source : Luc Coursol, Un diocèse dans les cantons du Nord



Les reconnaissez-vous ?

Avez-vous reconnu...

René Lemieux

René Lemieux, du club de hockey Les Montagnards de Mont-Laurier. Nous savons qu'un certain René Lemieux s'établit à Val-Limoges en tant que pionnier en compagnie de son épouse, Mme Marie-Jeanne Jarvis et que les deux se sont mariés à Mont-Laurier. Nous ne pouvons certifier qu'il s'agit bien de ce pionnier.



ERRATUM

Une erreur s'est glisée la semaine dernière. À côté de la photo d'élèves vous auriez dû lire : Élèves de Gertrude Grenier à l'école Richer, dans la municipalité Robertson (maintenant des Ruisseaux) 1933-1934. Filles (de gauche à droite) : 3e rangée : Lucienne Landreville et Lucille Richer. 2e rangée : Ernestine Landreville, Marie Boies, Thérèse Yale, Cécile Grenier. 1ère rangée : Simone Yale, Orietta Yale, Juliette Boies, Marie-Lys Yale. Garçons : 3e rangée : Marcel Ringuette, Marcel Desharnais, Horan Yale 2e rangée : Jean-Marie Desharnais, Georges Richer, Téléphone Guénette 1ère rangée : Venence Thomas, Wilfred Boies, Eugène Thomas, Louis-Georges Richer. Collection Gertrude Grenier.



AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la
Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

La locomotive ivre



Sujet déjà survolé dans la chronique Au fil du temps: Le déraillement du train près de Guénette. C'est en 1947, par une soirée de tempête du mois de mars, que l'événement a eu lieu. Les « gros chars » arrivaient de la gare Windsor de Montréal. On était le samedi. Plusieurs personnes prenaient place dans les wagons passagers. On estime qu'il y avait entre 250 et 300 passagers. Il y avait des familles, des travailleurs œuvrant sur les chantiers et dans les carrières de la région. Il y avait aussi des jeunes « créatures » qui travaillaient à Montréal et étaient venues visiter leurs familles pour quelques jours. Outre les quatre wagons de passagers, le convoi comportait le char à bagages, celui du courrier et un wagon de marchandise en plus de « l'engin » (la locomotive).

J'étais insoucieux de tous les équipages, Porteur de blés flamands ou de cotons anglais. Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages, Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Cette strophe tirée du Bateau Ivre de Rimbaud semble se coller inversement à la situation qui sévissait à bord du train cette soirée-là. Effectivement, c'est l'équipage passager qui était soucieux du chauffeur et de l'ingénieur (qui faisaient le trajet pour la première fois). Nos « gars de chantier » festoyaient ferme depuis le départ de la grande ville et, le cœur sur la main après avoir levé le coude, offraient volontiers un petit verre à nos employés du Canadien Pacifique. Le train filait à vive allure quand les passagers commencèrent à s'inquiéter. Il y avait le fameux « fer à cheval » situé à Guénette qui paraissait difficilement franchissable à cette vitesse. Un détour à 180 degrés qui s'en venait et un train fougueux poussèrent un certain passager à exprimer ses craintes au chauffeur. Du fait qu'il avait eu le coude léger précédemment, le chauffeur avait maintenant le bras un peu trop lourd en actionnant la manette des freins. Le résultat fut immédiat. La locomotive ainsi que les wagons à sa suite déraillèrent. Heureusement, la divine providence fit que les wagons passagers furent épargnés. Malheureusement, le chauffeur et l'ingénieur ne survécurent pas à l'accident. Les passagers ne descendirent pas où ils voulaient. Ils durent même rebrousser chemin dans la nuit et à pied, bagages à la main, jusqu'à la station de Bédard.

Le Wagon de marchandise et son contenu fut presque intégralement détruit. Le seul item ayant été épargné fut le poêle d'Évelyne Martin, qui s'était commandé un « ménage » dans le catalogue Eaton.

Pierre-Olivier Parenteau

Source : 1. Évelyne Martin, Souvenirs d'Évelyne Martin 2. SHGHL, Guide d'interprétation du parc linéaire Le P'tit Train du Nord.



Le reconnaissez-vous ?



Avez-vous reconnu...
**André et Jacques
Painchaud et
Lucien Neveu**

André et Jacques Painchaud et Lucien Neveu avec le résultat de leur pêche.



En collaboration avec la
Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

Sur le chemin de Lac Saint-Paul



Mgr Louis-Zéphirin Moreau dit «le bienheureux». Provenance :
Bibliothèque et Archives Canada/MIKAN 3219216

La demande d'un curé

«Nous soussignons et vous soumettons notre plus grand désir: celui d'avoir un prêtre maintenant que les travaux de la chapelle sont très avancés. Nous aimerions avoir un curé pour bâtir notre presbytère ce printemps, ce qui nous pousse à agir ainsi, c'est l'exemple de nos voisins. Etant ici, il le construira plus à son goût. Nous espérons que vous acquiescerez à notre demande.»

**Les paroissiens du lac Gorman
1919**

À l'image de son saint patron, la municipalité du lac Saint-Paul n'a pas vu le jour sous ce nom. En effet, au premier temps de la colonisation, le lac portait le nom de lac Gorman. Il s'agissait d'un illustre inconnu, contremaître de la compagnie Maclaren.

Par la suite, s'alignant sur une nomenclature d'origine canadienne-française des cantons, le lac Gorman changea de nom pour celui du lac Moreau, nom du canton au sein duquel le lac prenait place. Le canton comme le lac ont été nommés ainsi en l'honneur Louis-Zéphirin Moreau (1824-1901). Originaire de Bécancour, Il fut homme d'Église à partir de 1846. Après avoir rempli plusieurs tâches à l'évêché de Montréal, son parcours le mènera jusqu'au diocèse de Saint-Hyacinthe. Secrétaire du premier évêque de Saint-Hyacinthe, Mgr Jean-Charles Prince, en 1852, c'est en 1869 qu'il sera nommé vicaire général. Il terminera son périple en qualité de quatrième évêque de ce même diocèse. Son règne fut marqué par les tribulations entre les ultramontains, prônant une intervention de la religion dans tous les domaines, dont la politique et un monde occidental tirant de plus en plus vers la laïcisation de la société. Malgré ses tendances ultramontaines, il tentera la réconciliation avec les libéraux de l'Église. Une des

questions qui lui tiendra à cœur sera celle des écoles francophones de l'Alberta. De surcroît, on attribue à Mgr Moreau quelques actes hors du commun se rapprochant du miracle, ce qui lui vaudra d'être déclaré « bienheureux » par Jean-Paul II en 1987. Il sera le premier évêque canadien à être béatifié.

Finalement, c'est en 1918 que les colons établis à la mission du lac Moreau demandent à ce que cette dernière soit érigée en paroisse pour ainsi obtenir leur curé résidant. Le tout premier sera l'abbé Palma Allard en 1919.

Avec ce changement de statut viendra le changement de nom du lac Moreau vers celui à qui l'on a dédié cette nouvelle paroisse, soit Saint Paul.

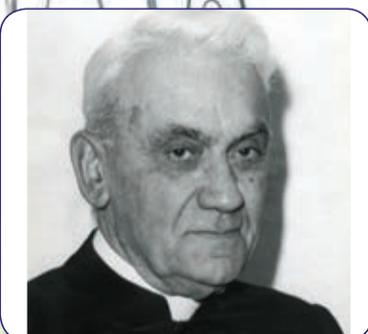
Pierre-Olivier Parenteau

Source : Dictionnaire Biographique du Canada et Luc Coursol, Un diocèse dans les cantons du Nord.



Les reconnaissez-vous ?

Indice: Ils posent fièrement devant le Restaurant Guindon, au Lac-des-Écorces (avant 1940)



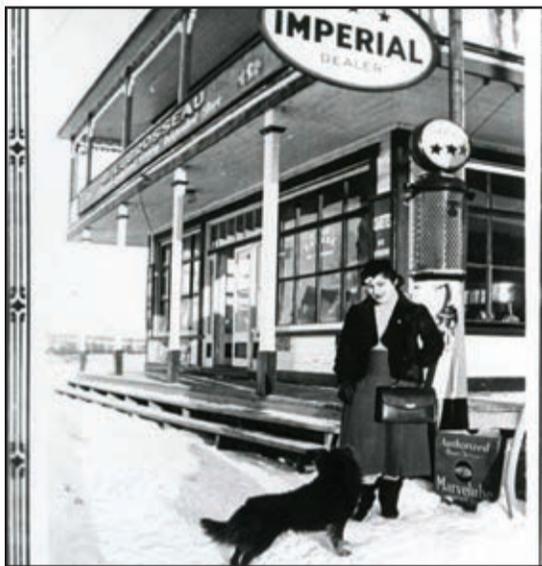
Avez-vous reconnu... Eugène Demers

Eugène Demers, qui fut curé de Lac-Saint-Paul de 1957 à 1964. Source : Denis Lebeau.

AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la
Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

Homme de bon commerce



Lucie Brosseau à la porte du magasin de son père, J.E. Brosseau, à Lac-des-Écorces.

Il s'agit d'Elzéar Brosseau. Fils de commerçant de St-Sauveur, c'est en 1908 qu'Elzéar décide de quitter son village natal et de se construire un avenir bien à lui. Quelques options étaient sur la table dont celle de s'établir à Rivière à la Paix (Peace River) dans l'Ouest canadien. Il y avait aussi La Tuque comme destination potentielle. Toutefois, la popularité de la vallée de la Lièvre attira le futur homme d'affaires vers nos contrées.

Top là!

À peine arrivé dans la région, son projet d'ouvrir un commerce au Lac-des-Écorces faisait déjà jaser. C'est ainsi qu'après la messe, le curé Eugène Coursol, l'hôtelier de la place et un de ses cousins (M. Plouffe) le rencontrèrent pour jaser affaires. Il en résultera une offre du curé Coursol, soit celle d'acheter une maison avec

fond de terrain, en face de l'église, pour une somme de 500\$. Notre Elzéar remarqua les possibilités du site. Près de l'église, à 500 pieds de la rivière Kiamika et garni de toutes les essences de bois, l'emplacement ne manquait pas d'attraits. De plus, Elzéar repéra un endroit idéal pour l'établissement d'un éventuel moulin à scie. Il n'en fallut pas plus pour le convaincre et conclure le marché! C'est ainsi que le 8 mars 1908 Elzéar, rempli de courage et de volonté, arriva avec son stock de marchandise, un poêle et tuyau pour passer la première nuit dans son futur commerce.

Les choses allant bon train, c'est en 1915 que notre commerçant confia les travaux de construction de son nouveau magasin-résidence à Samuel Ouellette. Enfin! Elzéar avait l'espace pour travailler et exposer ses marchandises! La nouvelle bâtisse, qui possédait à l'étage cuisine et toilettes, bref une résidence moderne, avait de quoi satisfaire l'homme d'affaires, mais aussi sa tendre épouse. Hé! oui, notre commerçant avait épousé, en 1910, Thérèse Legault qu'il décrit comme « une compagne digne, intelligente et courageuse ».

Source: Histoire de familles, Lac-des-Écorces, 1976.



Le reconnaissez-vous?

Il fut le premier médecin pratiquant à Notre-Dame-du-Laus, de 1901 à 1911.



Avez-vous reconnu... Restaurant Guindon

Restaurant Guindon, au Lac-des-Écorces, avant 1940. En avant : Angèle Desrochers. En arrière : M. Courcelles (d'Abitibi), Roger Desrochers, Maxime Guindon (mari d'Angèle).



AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la
Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

Entre Taram et Notre-Dame



Vue de l'intérieur de l'église de Notre-Dame-du-Laus. Au-dessus du maître-autel, on voit une niche représentant Benoîte Rencurel agenouillée devant Marie.

Cependant, un autre candidat est en liste pour la paternité du patronyme de Notre-Dame-du-Laus. Ce serait l'abbé François Michel. Ordonné par Mgr Guigues, il aurait été à l'origine de toutes les paroisses nouvelles consacrées à la Vierge dans la vallée de la Lièvre. En effet, dans la deuxième moitié du 19^e siècle, plusieurs paroisses s'étant séparées de Saint-Grégoire-de-Nazianze (Buckingham), fallait-il maintenant leur trouver un nom.

Enfin, il se pourrait que Notre-Dame-du-Laus ait porté ce nom grâce à l'abbé Eugène Trinquier. L'abbé Trinquier fut le premier curé résident de la municipalité. Il demeura à son poste de 1873 à 1930.

Finalement, par-delà le fait que ces hommes aient tenté d'organiser le territoire, il faut s'attarder à leur pays d'origine. Il faut savoir que les trois hommes sont natifs de France. Qui plus est, tous les trois sont de la localité de Notre-Dame-du-Laus près de Gap dans le département des Hautes-Alpes. La dévotion qu'entretenaient ces hommes envers la Vierge Marie vient des nombreuses apparitions de cette dernière à une bergère : Benoîte Rencurel. Dans cette région, entre 1664 et 1718, environ 600 apparitions ont été dénombrées.

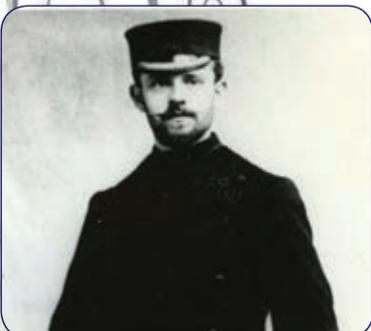
Pierre-Olivier Parenteau

Sources: Mgr J. Marcel Massie, Le Développement des PAROISSES-SOUCHE dans l'archidiocèse de Gatineau, et Commission de toponymie du Québec



Le reconnaissez-vous ?

Il fut, à une certaine époque, un employé à la Red Pines Inn, à Lac-des-Écorces.



Avez-vous reconnu... J. Antonio Matte

J. Antonio Matte en habit militaire. Époux de Blanche Alix, fille de Solime Alix, pionnier de Mont-Laurier, il est le premier médecin à pratiquer à Notre-Dame-du-Laus, de 1901 à 1911.



Une collaboration de

La Société d'Histoire et de Généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

Quarante ans déjà!

5 - OBJETS

Les objets pour lesquels la corporation est constituée sont les suivants:

- Grouper toutes les personnes qui s'intéressent à l'histoire et aux souvenirs de la région de Mont-Laurier;
- Publier, imprimer, éditer, vendre, distribuer tous articles, volumes, tracts, revues ou autres publications qu'elle jugera utile à l'oeuvre qu'elle tend à réaliser;
- Eriger et conserver des monuments, plaques, inscriptions ou édifices se rapportant à l'histoire régionale ou nationale;
- Acquérir, fonder, conserver des bibliothèques, archives, musées en rapport avec l'histoire régionale de la région de Mont-Laurier;
- Fonder et entretenir des bureaux, cercles ou agences d'informations, de recherches historiques et généralement pourvoir à tous les moyens de réaliser les fins pour lesquelles elle est autorisée à se former;
- Acquérir et recevoir par achat, donation, legs ou autrement, et posséder des biens immeubles et en disposer suivant les règlements de la société.

Extrait des lettres patentes accordées le 15 mars 1975 à la Société historique de la région de Mont-Laurier. Quarante ans plus tard, ses objectifs de sauvegarde et de diffusion du patrimoine historique, archivistique et patrimonial sont toujours au cœur de ses préoccupations. Surveillez la prochaine parution de la revue La Laurentie à l'automne 2015 pour en savoir plus.

Pour souligner son 40e anniversaire, notre chroniqueur Pierre-Olivier Parenteau revisitera l'année 1975 et chacune des 17 municipalités faisant partie du territoire que couvre la Société, pour dénicher un ou des événements, actualités, faits divers ou anecdotes, qui se sont inscrits dans leur histoire.

Peut-être y retrouverez-vous un petit bout de la vôtre... Bonne lecture!

Véronique Paul, coordonnatrice.

¹ Introduction à la soirée du 18 juin 1975 lue par Mme Éliane Desjardins, Présidente à la Commission culturelle de la ville de Mont-Laurier. Autre source : Archives de la Société 1975-2007.



Le reconnaissez-vous ?



Avez-vous reconnu...

Jean-Jacques Matte

À une certaine époque employé à la Red Pine Inn, il fut, le 18 juin 1975, élu 2e vice-président au conseil d'administration provisoire de la nouvelle société et un des requérants auxquels ont été accordées les lettres patentes, le 15 mars 1976. Collection de la Société.



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'Histoire et de Généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

.....
Spécial 40^e

En 1975 à Saint-Aimé-du-Lac-des-Iles

Tout d'abord, l'année 75 débutant, la paroisse du Lac-des-Iles est en fête! En effet, le 11 janvier les résidents sont conviés à célébrer la Noël et la nouvelle année sous le thème de l'amitié. Chants et danse sont au menu ainsi qu'un repas préparé par le cercle de l'AFEAS «qui viendra régaler les plus fins gourmets de cette région». De surcroît, l'AFEAS du Lac appelle les dames à venir s'informer sur le statut de la femme en écoutant un homme, Me Pierre Chartrand, venu les renseigner sur leur statut en 1975. Rappelons-nous que l'ONU a décrété que 1975 sera l'année internationale de la femme.

Sport:

On rappelle qu'au «Hockey juvénile» Lac-des-Iles a mené une chaude lutte pour participer aux finales. Malheureusement,

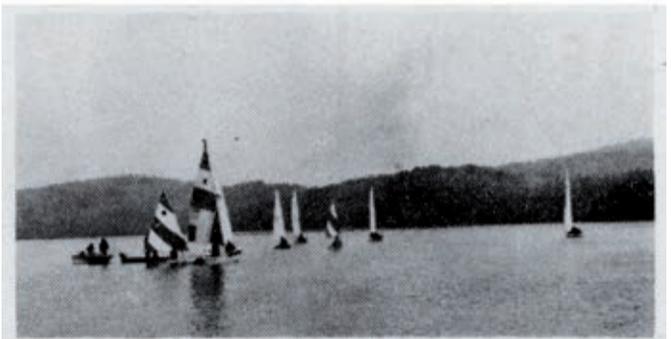


Photo L'Écho de la Lièvre

l'équipe du Lac s'est inclinée en demi-finale face à l'équipe de Kiamika. Il est aussi mention de l'équipe féminine de balle-molle qui a terminé la saison au quatrième rang. On observe aussi, pour la première fois, la tenue d'une «compétition de voile et marathon de nage». Neuf embarcations ainsi qu'une vingtaine de nageurs ont participé à l'événement.



Photo L'Écho de la Lièvre

Économie:

Dur bilan pour la société Sogefor qui a affiché des pertes de 119,000\$ pour l'année 1974. Cependant, le groupe Maclaren se porte acquéreur de 50% des actions de la compagnie détenues par la Société générale de financement du Québec.

Un contrat de 4,7 millions est accordé afin d'aménager la route 309 entre Lac-des-Iles et Notre-Dame-du-Laus.

Politique:

En cette année d'élections municipales, l'Écho de la Lièvre nous informe que le maire Rolland Poulin évite le balayage en conservant son poste face à son adversaire Gaston Valiquette. En effet, le maire Poulin devra conjuguer avec l'équipe de conseillers Valiquette pour les deux années à venir.

Pierre-Olivier Parenteau

Source : L'Écho de la Lièvre 1975, éditions du 8 janvier, 9 avril, 8, 20 et 27 août, 10 septembre et 5 novembre.



Le reconnaissez-vous ?

Indice : Il a été propriétaire d'un salon de barbier de 1953 à 1962, à L'Ascension.

Source : Lyse Plouffe, Histoire de L'Ascension des débuts à l'An 2005.

.....
Avez-vous reconnu...



Le premier logo de la Société, dont le nom à l'époque était Société d'histoire de la région de Mont-Laurier, et qui est conçu de manière à en représenter chacune des lettres (SHRML). On doit sa conception au sculpteur Roger Langevin. Tel que décrit par celui-ci, «l'ensemble fait penser à l'ancien temps à cause surtout de l'utilisation de formes arabesques propres à cette époque... Ex : les moustaches de nos grands-pères, les garnitures de fer forgé, etc.» C'est également lui qui, en 1985, signera la conception du logo tel qu'on le connaît aujourd'hui. Source : Archives de la Société.



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'Histoire et de Généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

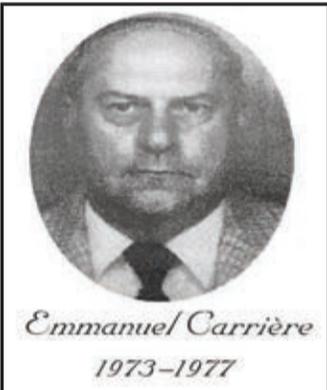
Spécial 40e anniversaire

En 1975 à l'Ascension



Mme Gertrude S. Bisson, gérante de la Caisse depuis sa fondation en 1944.

L'Écho de la Lièvre



Emmanuel Carrière
1973-1977

Histoire de L'Ascension des débuts à l'An 2005.

Économie:

C'est bien en 1975 que la Caisse populaire Desjardins se dote d'un nouvel immeuble d'une grandeur de 26 X 32. Le bâtiment a pris place sur le terrain de Côte Bisson où se trouvait auparavant l'Hôtel Richard. On salue les 30 ans de service à la Caisse de Mme Gertrude Sarrazin!

Les citoyens de l'Ascension s'inquiètent du recrutement de la main-d'œuvre servant à la construction de la

ligne d'électricité qui est aménagée à environ 4 milles du village. On souhaite que le projet profite aux travailleurs de la localité.

Social:

Campagne de financement pour le voyage de fin d'année des sages élèves de l'école élémentaire Saint-François Xavier. Direction: le Zoo de Granby!

Petit clin d'œil à des copines de classe: le 26 mai 1975, on souligne la venue au monde de Gisèle et Hélène Major!

Sport:

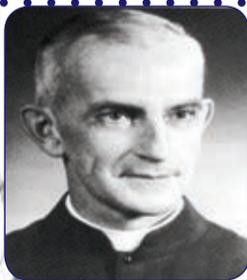
Dans la Ligue Laurentienne de baseball, tout s'effondre en série pour l'équipe de l'Ascension. En effet, après avoir mené le classement de la division durant toute la saison régulière, le club de l'Ascension s'incline dans une série 2 de 3 pour la deuxième année de suite face à l'équipe de Val-Barrette. Du côté féminin, la situation n'est guère plus reluisante. Dans la ligue des 4 L, l'équipe de Balle Molle de l'Ascension s'incline en première ronde des séries d'après-saison.

Affaires municipales:

On mentionne qu'en cette année d'élection municipale, les citoyens de l'Ascension n'auront pas besoin de se rendre aux urnes pour y choisir leurs représentants. En effet, tous les postes ont été comblés par acclamation !

C'est en 1975 dans le cadre du programme des Initiatives locales que l'Ascension donnera des noms aux rues et que les maisons seront numérotées.

Pierre-Olivier Parenteau
Source: l'Écho de la Lièvre 1975



Le reconnaissez-vous ?

Indice: Celui qui remplaça le curé Monsieur Laval Jutras.

Avez-vous reconnu...

Raymond Meilleur



Raymond Meilleur. Très impliqué dans la vie sociale de l'Ascension, en 1975 il fut élu Président de la Chambre de Commerce de la municipalité. Source : Histoire de L'Ascension des débuts à l'An 2005.



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'Histoire et de Généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

Le Docteur Otto Siebert



Otto Siebert

Le philosophe et sage malien, Amadou Hampaté Bâ disait : « En Afrique, lorsqu'un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle ».

En lisant cette citation, on ne peut s'empêcher de penser à une personne ayant contribué à l'histoire de la région, en plus de l'avoir protégée et promue. Vous avez sans doute reconnu ce personnage de hauts reliefs qui est décédé dernièrement, le Dr Otto Siebert.

C'est en novembre 1982 que M. Siebert intègre le conseil d'administration de la Société d'histoire. Dès son arrivée, il fait valoir à celle-ci l'importance historique du site de Ferme-Rouge. Présentant son dossier sur les vestiges autochtones, il se propose d'emblée de sensibiliser les municipalités de Kiamika et Lac-des-Iles. Ses recherches visent trois objectifs : mieux connaître le patrimoine, entretenir



Sculpture de Joe Montferrand, Ile Siebert.

Photo : Danielle Pomerleau



Les ponts couverts et l'Ile Siebert vus du ciel.

Photo : Gérard Arbour

une activité archéologique sur notre territoire et développer le tourisme à partir de ses richesses historiques. M. Siebert fait des représentations au gouvernement afin que soient mis en valeur les deux ponts couverts de Ferme-Rouge ainsi que son domaine patrimonial, où se trouve encore la porcherie du légendaire Joe Montferrand.

Propriétaire de l'île numéro 3 (l'île Siebert), il offre une partie de son île de manière à y développer une halte avec panneaux d'interprétation où est érigée la sculpture de Joe Montferrand, oeuvre de l'artiste Roger Langevin. M. Siebert voit en 1990 le site des ponts couverts classé *Bien culturel protégé*. Il est honoré pour avoir fait inscrire ces deux ponts couverts au Registre des biens culturels du Québec dans la catégorie Monuments historiques. Il reçoit de la Société d'histoire les prix Méritas et Francine-Ouellette.

Numismate, philatéliste et amateur de franches discussions, le Dr Siebert a plusieurs passions. L'une d'entre

elles est sa passion pour les livres. En apprenant que les autorités religieuses de l'école normale de Mont-Laurier et de l'Institut ménager de Nomingue doivent se départir de leurs livres, le bon docteur transforme sa grange en bibliothèque afin d'y recevoir les quelques 14 000 ouvrages. Il fait également aménager une partie de sa grange en musée, en y exposant des milliers d'objets du patrimoine religieux. Il n'aura de cesse de visiter les encans, courir les ventes de garage et d'accepter les dons afin de compléter sa collection.

À la lumière de ses réalisations, la Société d'histoire salue l'apport remarquable de M. Siebert à la sauvegarde et à la mise en valeur du patrimoine matériel et bâti de la région.

Pierre-Olivier Parenteau

Sources : Journaux régionaux,
archives de la Société.



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'Histoire et de Généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

Spécial 40e anniversaire

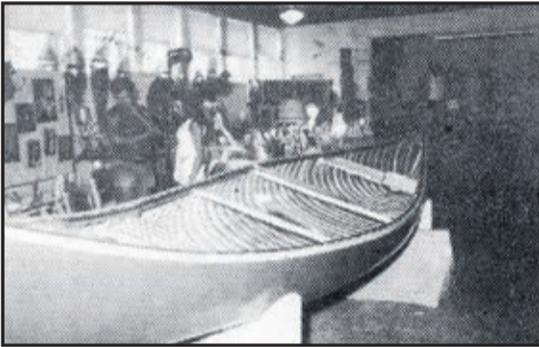
En 1975 à Nomingue

Social

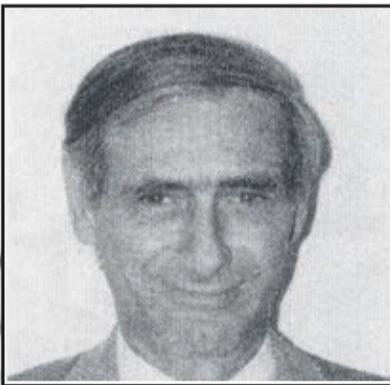
Le carnaval de Nomingue souhaite attirer la population et quoi de mieux qu'un couronnement ! C'est en présence de l'ancienne reine, Francine Généreux, que la passation du titre s'effectue cette année-là. Le carnaval de 1975 voit être couronnée Sa Majesté Diane 1re (Diane Jacques). Aussi, il est mentionné un jovial Bonhomme Carnaval personnifié depuis 10 ans par M. Robert Généreux !

Environnement

La Journée mondiale de l'environnement (JME) est initiée par l'Organisation des Nations Unies en 1972. Trois ans plus tard, c'est sous la présidence de Gilles St-Louis que prendra vie le Comité de l'Environnement pour le secteur du Grand et du Petit Lac Nomingue. M. St-Louis fait paraître dans le journal de l'époque un appel à la population de Nomingue où il lui demande d'être « sage, prévoyante et à l'avant-garde » sur le plan de l'environnement. Le Comité de protection de l'Environnement travaille en collaboration avec la municipalité afin de faire appliquer le règlement 21 portant sur « l'hygiène, construction et installations sceptiques » afin de protéger les berges du lac.



Canot de M. Desroches



Le maire Léo Doucet

Sport

Au printemps de cette année, les résidents et touristes ont le loisir de se détendre en jouant une bonne partie de golf ! Au terme de la saison, un tournoi amical est organisé entre le club de Nomingue et celui de Mont-Laurier. Chez les hommes, le grand gagnant est Roger Therrien de Nomingue. Le vainqueur affiche une carte de 146. Chez les femmes, toujours de Nomingue, le titre est décroché par Michèle Blanchette avec une carte de 182. Fait à noter, à son ouverture en 1972, le club de Nomingue ne compte que 9 trous. Il faudra attendre l'année 1979 pour voir le club construire un deuxième neuf trous ainsi qu'un champ de pratique, qui seront accessibles au public en 1981.

Culture

Grande exposition d'artisanat. On reconnaît les noms de M. Albyni Loïselle dans le domaine du meuble et de M. Lucien Desroches pour la confection de canots.

Politique

Pas d'élections au village, car le nouveau maire de Nomingue est élu par acclamation. Il s'agit M. Léo Doucet.

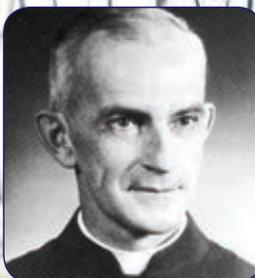


Le reconnaissez-vous ?

Indice: Ils sont propriétaires d'entreprise, à l'Annonciation.

Avez-vous reconnu...

Jean-Paul Poulin



Monsieur le Chanoine Jean-Paul Poulin sera le curé de Nomingue de 1971 à 1976. Il aidera à la création du club de l'Age d'or et à celle de l'exposition régionale d'artisanat. Il participera également, grâce à sa connaissance du Nord québécois, à la préparation des Fêtes du Centenaire. Il sera donc un pilier de la scène culturelle de Nomingue, et on le remercie pour cette raison. Source : RODIER, Renée O. et Francine L. GIROUARD. Nomingue 1883-1983, 100 ans d'histoire et de vie.



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'Histoire et de Généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

Spécial 40e anniversaire

En 1975 à L'Annonciation

Scolaire: De grandes questions se posent aux parents de L'Annonciation en cette année de 1975. En effet, on consulte les parents des élèves de secondaire IV et V afin de savoir si leurs enfants devraient voyager soir et matin entre Mont-Laurier et L'Annonciation ou rester en résidence à Mont-Laurier. Question dont on entend encore des échos, même aujourd'hui.



Événement marquant de l'année 1975 pour la municipalité de L'Annonciation : le débrayage des cadres supérieurs et intermédiaires de l'Hôpital des Laurentides suite à la suspension de deux directeurs.

Social: Le club Richelieu organise un super souper dont l'invité vedette n'est nul autre que le député du comté de Laurentides-Labelle, M. Roger Lapointe. Le sujet du jour: le rôle touristique grandissant de la région considérant la prolongation éventuelle du «boulevard routier» de St-Jovite à Mont-Laurier.

De plus, le Conseil du trésor débloque des fonds pour l'établissement d'un bureau de la Régie des Alcools. Elle ouvrira ses portes en novembre et se situera à côté de la Banque Canadienne Nationale.



Formation d'un comité au sein de l'association, afin de développer l'accessibilité aux lacs publics. Il était entre autres question d'ouvrir certains lacs à la pêche sur glace et d'organiser une petite pisciculture pour l'ensemencement des lacs.

1975 marquait le 40e anniversaire de fondation du Cercle des Fermières de l'Annonciation. Entre autres, étaient sur le conseil du Cercle: Mme Côme Boileau, présidente - Mme Paul Mailoux, vice-présidente - Mme Joseph Champagne, secrétaire. Le cercle possédait 81 membres à l'époque. On lui souhaite donc cette année un bon 80e!

On ouvre la bibliothèque de l'école Ste-Croix au public. Après 8 mois, déjà plus de 400 membres ont été recrutés. Il en coûtait, par année, 1\$ pour les adultes et 25¢ pour les enfants.

La Caisse populaire de l'Annonciation fêtait ses 25 ans. Une soirée hommage avait été organisée afin de souligner le mérite des fondateurs, administrateurs et employés servant ou ayant servi à la Caisse. Aussi, la Caisse avait convié la population à l'église paroissiale afin d'assister au récital de la chorale «Les Mélodistes de Brossard».

Pierre-Olivier Parenteau

Source : Journaux L'Écho de la Lièvre 1975



Le reconnaissez-vous ?

Indice: Entrepreneur ayant, en 1975, ses bureaux à Notre-Dame-de-Pontmain.



Avez-vous reconnu... Jean-Paul Poulin

Monsieur et Madame Gilles Robidoux (Madeleine Lebrun), propriétaires du Centre de construction Robidoux et de l'Agence touristique MAGI, fêtent sur cette photo leur 25 années de mariage. Pour l'occasion, une centaine de personnes se sont réunies.



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

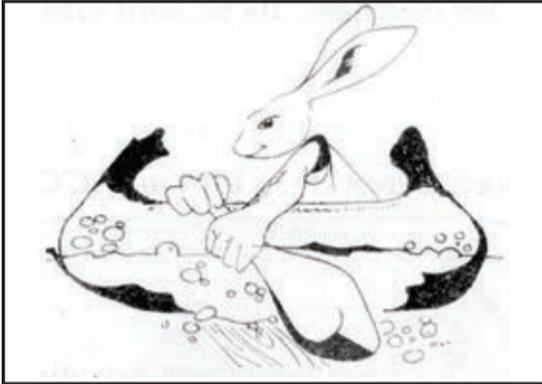
La Société d'Histoire et de Généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

Spécial 40e anniversaire

En 1975 à Notre-Dame-de-Pontmain

En cette année 1975, la municipalité accueille le classique carnaval d'hiver. Les soirées du 7, 8 et 9 février sont animées de joutes de ballon balai, de matchs de hockey, de chants, de danses et d'activités diverses. Le carnaval se termine, comme à l'habitude, par le couronnement d'une des trois duchesses participantes lors de cette édition : Diane, Solange et Claire.



Lièvre Wabassée, mascotte de la Classique. Fait à souligner : avant de porter le nom de Notre-Dame-de-Pontmain (1945), la municipalité est d'abord créée sous celui de municipalité des cantons unis de Wabassée-Dudley-et-Bouthillier. Elle fait d'ailleurs toujours partie du canton de Wabassée.



Le député de l'époque M. Roger Lapointe

Fait intéressant, Notre-Dame-de-Pontmain fait partie des 13 municipalités qui signent une entente de promotion des environs de Mont-Laurier. Surnommée Commission économique de la région de Mont-Laurier, elle a comme but le développement global des municipalités y participant, autant d'un point de vue commercial, industriel que touristique.

En 1975, la municipalité se trouve être la fin de la première étape de la Classique internationale de canots de la Lièvre, 18e édition. C'est la première édition de la course à porter ce nom, sachant qu'avant, le tournoi se nommait le Championnat Professionnel Provincial du canot. Autre nouveauté cette année, la course déborde du territoire de la MRC et se termine à Buckingham. Non seulement cette course a-t-elle une importance dans notre patrimoine régional, elle s'imbrique aussi dans l'histoire nord-américaine. Effectivement, c'est l'événement de ce type le plus important dans cette partie du globe et l'une des six étapes à compléter pour participer au championnat canadien 1 en 1975. C'est durant cette même année que le lièvre Wabassée, signifiant bouillon blanc, devient la mascotte de la course. L'idée vient d'une légende amérindienne dans laquelle figure ce personnage.

Finalement, le député de Labelle de cette période, M. Roger Lapointe, amène l'idée de construire des chemins plus accessibles pour les habitants éloignés de Notre-Dame-de-Pontmain. Initiative d'ailleurs extrêmement appréciée des habitants, assez pour qu'il en soit fait mention dans une lettre de remerciement publiée, à l'époque, dans le journal.

Charles-Alexandre Bourgeois

Sources :

1 Classique international de canots de la Lièvre : le compte à rebours est commencé – L'Écho de la Lièvre, 11 juin 1975, p.C-6.
Journaux de l'Écho de la Lièvre de 1975 - CONSTANTINEAU, Marguerite. LE LIVRE, Notre-Dame-de-Pontmain - BISSONNETTE, Diane. 50 ans de canot sur la lièvre - COURSOL, Luc. La Laurentie, Numéro 5, p.17. Croyances Anishinàbeg - HYPERLINK «<http://www.toponymie.gouv.qc.ca>» www.toponymie.gouv.qc.ca - freepages.genealogy.rootsweb.ancestry.com/~meilleuro/187283-01.htm

Le reconnaissez-vous ?

Indice : Gagnant d'un concours célèbre à Sainte-Anne-du-Lac, en 75.



Avez-vous reconnu... Claude Barbe

Claude Barbe, entrepreneur de Notre-Dame-de-Pontmain qui, en 1975, œuvre dans le domaine du forage de puits artésiens.



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'Histoire et de Généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

Spécial 40e anniversaire

En 1975 à Chute-Saint-Philippe

Comme c'est la coutume dans plusieurs municipalités, Chute-Saint-Philippe tient un carnaval d'hiver. Pour l'occasion, l'équipe bantam de Lac-Saint-Paul affronte celle des «carnavalois», qui se disputeront une joute effrénée. Les hommes de la région pourront, après le match, prendre place sur la glace et tenter de renverser leur propre équipe. Le soir, un souper avec orchestre et danse est organisé et, le lendemain, d'autres activités se tiendront, dont une course de patins et une course à pied, des matchs de ballon balai et une dégustation de fèves au lard. Tout ce temps, mesdemoiselles Bélec, Brunet et St-Louis se disputeront le convoité trône du carnaval.

1975 est aussi une année électorale. Le maire sortant Georges Bélec et deux de ses conseillers ne siègeront plus au conseil; seulement douze votes séparent M. Bélec de son adversaire, M. Fernand Prud'homme. Ce dernier occupait, avant ces élections, le siège numéro 5 du conseil municipal. Le nouveau maire quittera son poste en 1978.

Mentionnons qu'en janvier de cette année a lieu une soirée récréative de l'AFEAS (Association féminine d'éducation et d'action sociale) de Chute-Saint-Philippe, association nouvellement créée. Cette soirée marque le début d'une participation active de l'organisme à la vie régionale et, du même coup, contribue à rehausser l'image de la femme rurale. La mère au foyer peut maintenant s'inscrire dans la vie communautaire et se démarquer ailleurs que dans la qualité de ses mets. Remercions grandement ces bâtisseuses du féminisme dans les régions québécoises.



Finalement, triste nouvelle, Mme Mélina Desjardins décède cette même année. Elle vécut la fondation de plusieurs municipalités de la région, étant née à la fin du 19ième siècle. Femme d'une grande générosité, elle avait accueilli gratuitement le curé en devenant de Chute-Saint-Philippe pendant les retombées de la crise de 1929, faisant ainsi de son domicile le premier presbytère de la région.

Albert Brodeur, curé résident chez Mme Desjardins. Il raconte dans «Souvenirs de la fondation de la paroisse Chute-Saint-Philippe 1933-1983» comment un jour, suite à un ragoût à la viande malheureusement trop dure, il eut la brillante idée de le laisser chauffer une nuit durant. Surprise! le lendemain matin les attendait, sur le poêle, un ragoût qui jusqu'à ce jour n'eût d'égal. Prouesse culinaire ou miracle? Même M. Brodeur n'en connaissait pas la réponse.

Charles-Alexandre Bourgeois

Sources :
BRODEUR, Albert. Souvenirs de la fondation de la paroisse Chute-Saint-Philippe 1933-1983
TISSERAND, Jean. Après la colonisation, 50 ans de vie touristique à Chute-St-Philippe
TISSERAND, Jean. En souvenir de Félix Tisserand, Colonisateur
Journaux de l'Écho de la Lièvre de 1975

Le reconnaissez-vous ?

Indice : Curé de Ste-Véronique
de 1928 à 1931



Avez-vous reconnu... Jean Tisserand

Il s'agit de Jean Tisserand, père de Félix Tisserand. Félix fut un pionnier de Chute-Saint-Philippe. Il arrive de France à Montréal en 1902. Jean le suit en 1906. Photo : TISSERAND, Jean. En souvenir de Félix Tisserand, colonisateur, p.119.



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'Histoire et de Généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

Spécial 40e anniversaire

En 1975 à Sainte-Véronique



Souce : L'Écho de la Lièvre.

C'est dans son édition du 30 avril 1975 que l'Écho de la Lièvre nous apprenait la construction d'un édifice sur l'ancien terrain du moulin à scie de la Eagle Lumber à Sainte-Véronique afin d'assurer la permanence des services offerts par la compagnie d'aviation Air Tibériade. Les premières envolées d'un service aérien à Sainte-Véronique furent effectuées dans les années 1960 par un ancien employé de Canadair qui fréquentait la région en qualité de touriste depuis 1953. L'exercice attirait surtout la jeunesse du fait des prouesses du pilote, monsieur Louis Allard, mais aussi des performances de son chien Ponpon. En effet,

M. Allard avait pour habitude de transformer son animal de compagnie en parachutiste! Ce qui ne manquait pas, évidemment, d'impressionner les enfants du village.

La fondation d'Air Tibériade par M. Allard survient en 1972 et il la dirige jusqu'en 1975, année de la vente à des investisseurs de la région. Parmi eux, on retrouve François Dufour, Gilles Prévost et René Meilleur. En 1976, M. Normand Ouellette joint le groupe d'hommes d'affaires. La compagnie se fera connaître tranquillement et on entendra même parler d'elle sur les ondes de la radio d'état par l'entremise de l'émission du matin animée par Joël Le Bigot. Le fait est que le célèbre animateur était l'ami du non moins célèbre André Croteau, fondateur de la revue Québec Chasse et Pêche. Les interventions de l'animateur sur les ondes de la Première chaîne laissent place à moult taquineries entre M. Le Bigot et les membres de la compagnie!

En 1979, une nouvelle compagnie naît de la fusion d'Air Mont-Laurier et d'Air Tibériade. M. Ouellette assure la direction de la compagnie jusqu'à ce qu'il devienne l'unique propriétaire en 1985. La flotte de la compagnie d'aviation étant formée d'hydravions, plusieurs personnalités ont recours à ses services afin de se déplacer au-dessus de notre belle région. Pensons à des noms comme Jacques Doucet (la voix légendaire qui annonçait en direct les parties des Expos), Jean-Pierre Ferland, Diane Dufresne et Yvon Deschamps. Même le «Rocket» fut un des fidèles clients de l'entreprise. Aujourd'hui, Air Mont-Laurier est encore en service. Quatre des fils de M. Ouellette ont rejoint l'entreprise, formant ainsi la seule compagnie aérienne de type familiale du Québec! À cet effet, vous pourrez en savoir plus à partir de cet automne en suivant l'émission De père en fils sur les ondes de la chaîne Historia.

Pierre-Olivier Parenteau

Sources : L'Écho de la Lièvre, édition du 30 avril 1975.
Entrevue téléphonique avec Normand Ouellette



Les reconnaissez-vous ?

Indice : Deux touristes américains et trois personnalités de la région prennent la pose pour souligner cet événement.

Avez-vous reconnu... Walter Proulx



Le Chanoine Walter Proulx. Décédé durant la nuit du 13 janvier 1975, il fut le curé de Sainte-Véronique pendant 3 ans (1928-1931). Il sera par la suite curé de Notre-Dame-du-Laus pendant 44 ans (1931-1973), succédant à M. Trinquier qui y était resté 57 ans. Il y fit construire, entre autres, la salle municipale et le presbytère, pipe en main. De la Baie-du-Febvre, son lieu de naissance, jusqu'à St-Jean-sur-le-Lac, où il pratiqua quelques temps, il laissa sa chaleureuse marque; un sourire sur le visage de ses paroissiens, tout comme sur le sien. Source : Luc Coursol, Un diocèse dans les cantons du Nord et L'Écho de la Lièvre, édition du 22 janvier 1975.



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'Histoire et de Généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

Spécial 40e anniversaire

En 1975 à Mont-Laurier



Gilles Boyer, premier directeur de la troupe Montserrat. Source : www.troupeMontserrat.com



Les anciens résistants de la pièce Marie Octobre. De gauche à droite : Yvon Deslauriers, on entrevoit Jocelyne Gagné, Mario Rousseau, Ghislain Deslauriers et Gilles Boyer. Debout en arrière, Armande Millaire. Source : www.troupeMontserrat.com

En 1975, plusieurs événements préoccupent les Lauriermontois, dont l'établissement de la première station-service de type « libre-service » et la perte du Théâtre Populaire du Québec. Ce dernier, composé d'étudiants en art dramatique et de professionnels, proposait autant des classiques que des créations québécoises, et ce, à la grandeur de la province. Serait-ce que les gens de Mont-Laurier n'étaient pas amateurs d'art dramatique? Si l'on se fie à la petite histoire du théâtre local, ce serait en fait plutôt le contraire.

En effet, pensons à la troupe bien connue de tous qui divertit les gens de la région depuis maintenant 45 ans. Vous avez sans doute compris qu'il s'agit de la fameuse troupe Montserrat. Fondée en 1970 par le regretté Gilles Boyer et des professeurs de la polyvalente St-Joseph, la troupe prend le nom de Montserrat, titre de la première pièce que la formation présente en 1971. En cette année de 1975, c'est Marie Octobre, une adaptation tirée du roman de Jacques Robert et mise en scène par Yvonne Brisebois, qui fait le plaisir des spectateurs.

On remarque l'arrivée d'une nouvelle et talentueuse comédienne, Rosanne Martineau. Plusieurs noms défilent sur la liste des comédiens ayant fait partie de la troupe. Nous n'avons qu'à penser à Rémi Prévost, Gilles Lefebvre, Yvon Deslauriers, Diane Boismenu, Jocelyne Bisailon, Nicole Blais, Yvonne Brisebois, Richard Binette, Armande Millaire, Raymond Veilleux, Yvon Tremblay, Jacques Brisebois et Gilbert Pilote qui ont œuvré au sein du

groupe dans ses premiers temps.

Dès 1997, on assiste aux représentations de la troupe nouvellement formée Double-Défi. La première pièce jouée par les comédiens amateurs fut Douze hommes en colère. Environ 4000 personnes se sont déplacées pour voir nos comédiens en action. Il s'agit d'un record d'assistance régionale pour une pièce de théâtre !

Finalement, depuis 2003, les amateurs de théâtre peuvent se sustenter d'art dramatique en participant au Festival international de Théâtre de Mont-Laurier. Ne manquez pas d'aller y faire un tour du 10 au 16 septembre 2015!

Pierre-Olivier Parenteau

Sources: L'Écho de la Lièvre, 1975, www.troupeMontserrat.com, www.doubledefi.org.



Les reconnaissez-vous ?

Indice :
Tous habillés pour
cette occasion unique.



Avez-vous reconnu...

De gauche à droite sur la photo : M. André Paquette (Chambre de Commerce), M. James E. Mottice (touriste), M. Vianney Therrien (maire de Mont-Laurier), Chester Riley (touriste), et M. Jacques Lesage (président de la Chambre de Commerce). L'américain Chester Riley s'est retrouvé bien malgré lui le 10 000e visiteur de la saison touristique de 1975, au kiosque d'information touristique à l'époque situé boulevard Paquette. Source : L'Écho de la Lièvre, 1975.



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'Histoire et de Généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

Spécial 40e anniversaire

En 1975 à Ferme-Neuve



Façade de l'ancien aréna de Ferme-Neuve lors de l'Exposition régionale en 1965. Fonds Studio Fleur de Lys.



Réjean Deslauriers et l'équipe de hockey les Pitons, 1962. Fonds Studio Fleur de Lys.

En 1975, à Ferme-Neuve, un sujet est sur toutes les lèvres : l'affaire du terrain derrière l'église que les marguilliers de la paroisse Notre-Dame du très Saint-Sacrement de Ferme-Neuve veulent céder à la municipalité pour la somme de 1\$. L'objectif de la municipalité: construire le nouveau centre sportif et culturel que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Centre Ben-Leduc.

Le seul problème, c'est qu'à l'époque, le Chapitre cathédrale, avec Mgr Ouellette en tête, semble réticent à octroyer le terrain à la municipalité. Il n'en fallait pas moins pour que le village se mobilise afin d'appuyer ses élus. C'est par le biais de communiqués que des organismes comme la Chambre de commerce, les Chevaliers de Colomb et même le club du Bel Âge ont fait pression sur l'évêque de Mont-Laurier pour obtenir gain de cause. C'est ainsi que le 3 mars 1975, Mgr Ouellette répondait favorablement à ces doléances en acceptant l'entente de principe concédant le terrain à la municipalité. Il faut dire que le village de Ferme-Neuve avait perdu son premier aréna, démoli en 1974 pour des raisons de sécurité.

Ce dernier fut édifié en 1957 grâce, entre autres, à la participation de Sam Matts. Prospère commerçant de l'endroit et pourvoyeur de la MacLaren, M. Matts aurait fourni les matériaux nécessaires à la construction du temple des sportifs sur glace. L'emplacement du centre se situait dans le secteur occupé aujourd'hui par le garage municipal. Plusieurs personnalités ont offert des prestations dans l'amphithéâtre. Il y eut Maurice Richard que l'on peut voir sur des photos du carnaval de 1958 arborant son uniforme d'arbitre. Ou encore la talentueuse Jenny Rock, dans les années 60, venant faire vibrer les plus «dans le vent».

Aussi, avec le nouvel aréna, on voit le hockey mineur s'organiser. Avant la construction, la jeunesse du village participait à des joutes improvisées sur la patinoire du collège Sacré-Cœur, les frères du collège fournissant l'équipement. Sinon, les parties de hockey vraiment organisées sur cette patinoire extérieure appartenaient aux Séniors dont on qualifiait l'équipe de «Grand Club».

Pierre-Olivier Parenteau

Sources: L'Écho de la Lièvre 1975, Ferme-Neuve, Album souvenir 1901-1976, témoignage.



Le reconnaissez-vous ?

Contremaître des ateliers
«Ameublements
du Québec» en 1975.

Avez-vous reconnu...

De gauche à droite : Richard Clavel, Maurice Legault, Gaétan Morin, Lauré Lalande et Gérald Deslauriers. Ces cinq Chevaliers de Colomb du Conseil 3275 de Ferme-Neuve sont initiés au 4e degré en cette année 1975. À l'époque, une seule autre personne de ce Conseil avait eu cet honneur avant eux : feu le Curé J. Alphonse Génier. Source : L'Écho de la Lièvre, édition du 11 juin 1975.



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'Histoire et de Généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

Spécial 40e anniversaire

En 1975 à Lac-du-Cerf



Le centre communautaire de Lac-du-Cerf.

Toujours pour l'année 1975, qu'est-ce qui fait la nouvelle chez les gens de Lac-du-Cerf? Selon l'Écho de la Lièvre, les Cervoises comptent se construire, pour un montant n'excédant pas 40 000\$, une nouvelle salle communautaire!

En effet, c'est en 1973 que l'on pense pour la première fois à quitter le sous-sol de l'église. La raison en est que les murs du sous-sol de l'église paroissiale, construite en 1940, s'évasent redoutablement.

M. Mario Bondu, alors maire de la municipalité, soumet l'idée d'une salle communautaire servant à la fois de lieu de culte, de sports et d'activités sociales. Le maire Bondu s'inspirait alors de l'expérience des paroissiens de Labelle ayant construit une salle du même type afin de remplacer leur église, détruite par le feu en 1970. Cependant, suite à des travaux de réfection, le sous-sol de l'église Notre-Dame-de-Lourdes servira encore deux ans.

En mars 1975 est mis sur pied un comité formé du maire Mario Bondu, de la présidente de l'AFÉAS, Hugette Marier, d'Origène Martel (aux plans et devis), de Réjean Bondu (pour ce qui touche à la qualité et au prix des matériaux) et d'Henriette Léonard (à qui on confiera la rédaction du rapport final). On s'intéresse aussi à ce qui se fait ailleurs; afin de ne pas répéter des erreurs de construction, on se déplace dans d'autres municipalités de la Haute-Lièvre pour y constater leur type de salle communautaire. Il sera retenu un modèle de salle en T d'une superficie de 4300 pieds carrés.

«L'argent, c'est le nerf de la guerre». Eh bien, on peut dire que les paroissiens et paroissiennes du Lac-du-Cerf en ont du nerf. Se met en branle une campagne de financement impliquant la municipalité par l'octroi d'un prêt de 2000\$ sans intérêt par année durant 5 ans. Aussi, une collecte porte-à-porte effectuée par Hugette Mailler-Marier, Georgette Dicaire et Conrad Maillé réussit à cumuler un montant de 5000\$!

Débutée en 1975, la construction de l'édifice s'étendra sur quelques années, permettant ainsi à la bâtisse d'être pourvue de tous les services et aménagements afin que l'on puisse y tenir confortablement activités ou réunions attirant les paroissiens et visiteurs de Lac-du-Cerf.

Pierre-Olivier Parenteau

Sources: L'Écho de la Lièvre 1975, COURSO, Luc, Lac-du-Cerf, La mémoire du temps.



Le reconnaissez-vous?

Il soigne les blessés et malades sur les champs de bataille pendant la deuxième guerre.



Avez-vous reconnu...

Jacques Charbonneau de Lac-du-Cerf. En 1975, il est contremaître aux Ameublements du Québec, entreprise d'ébénisterie qui se spécialise dans la fabrication de meubles sur mesure pour les particuliers et de commandes commerciales. Source : L'Écho de la Lièvre, édition du 7 mai 1975.



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'Histoire et de Généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

Spécial 40e anniversaire

En 1975 à Mont-Saint-Michel



Blanche Longpré, première présidente élue du Cercle des Fermières de Sainte-Bernadette, fondé en 1933.

Quoique l'actualité politique ne manque pas de rebondissements en 1975 à Mont-St-Michel, c'est une brève de l'Écho de la Lièvre concernant les activités du Cercle des Fermières qui m'incite à en connaître plus sur l'organisme.

Tout d'abord, le Cercle des Fermières est fondé en 1915 par deux agronomes, Alphonse Désilets et Georges Bouchard, à Chicoutimi. L'objectif de l'organisme à ses débuts est « d'attacher les femmes à leur foyer et de garder leurs enfants sur leurs terres ». L'organe de diffusion développé à l'époque par le Cercle des Fermières est la revue La bonne fermière. Faisant la promotion des valeurs traditionnelles, ce média d'information renseigne aussi les dames membres sur les techniques et pratiques du monde rural et sur la mise en œuvre d'une production domestique.

C'est en 1933 que Mont-Saint-Michel rejoint la Fédération des Cercles des Fermières du Nord. L'organisme

sera connu sous le nom de Cercles des Fermières de Sainte-Bernadette. Rappelons qu'en 1858, Sainte Bernadette (Bernadette Soubirous) fut témoin d'apparitions de la Vierge dans la Grotte de Massabielle, à Lourdes, en France. Au total, elle sera témoin des apparitions de la Madone à dix-huit reprises!

Donc, c'est sous la présidence de Mme Ernest Lapalme, de son nom de jeune fille Blanche Longpré, que le Cercle verra le jour à Mont-St-Michel. On y compte 22 membres en 1933 et 76 en 1944, en plus de posséder deux métiers à tisser et quatre rouets! Répondant à une politique d'aide maternelle, les fermières produisent layettes et couvertures de berceaux. Aussi, elles contribuent financièrement à plusieurs œuvres.

Après la Guerre, le cercle disparaît pour laisser place à de nouvelles organisations, telles l'Union Catholique des Femmes Rurales et L'Association Féminine pour l'Éducation et l'Action Sociale (A.F.E.A.S.). Toutefois, ce n'est pas la disparition définitive du Cercle à Mont-Saint-Michel. En effet, après 22 ans d'absence, l'organisme refait surface le 23 octobre 1969. C'est avec l'aide du Cercle de L'Annonciation que sera rétabli celui de Mont-St-Michel. Le nouveau Cercle a comme présidente fondatrice Mme Annette Bélisle et compte 59 membres.

Pierre-Olivier Parenteau

Source: L'Écho de la Lièvre. Histoire de Mont-St-Michel Depuis Cent Ans, Le cœur du village, hommage aux pionniers. Sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes: <http://fr.lourdes-france.org/approfondir/bernadette-soubirous>.



Le reconnaissez-vous ?

Ils sont venus d'Ottawa vers les années 1889, en canot.



Avez-vous reconnu...

Armand Prud'homme, fils de Joseph et Yvonne Campeau, est né en 1914 à Saint-Michel-des-Cèdres (Mont-Saint-Michel). Il est enrôlé en 1941 et sa tâche consiste à suivre l'aumônier sur les champs de bataille pour soigner les blessés. Il participe à la guerre jusqu'à la fin de 1944, lorsqu'il perd une jambe en marchant sur une mine. De retour au pays il épouse Thérèse Lebrun et ils auront trois enfants. Le 20 août 1975, une crise cardiaque l'emporte, à l'âge de 58 ans.



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'Histoire et de Généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

Spécial 40e anniversaire

En 1975 à Kiamika

Parlons sport ! Encore une fois, c'est le baseball qui retient l'attention. Effectivement, 1975 marque l'arrivée du club Les Aigles de Kiamika dans la Ligue laurentienne de baseball. Recrutés parmi les joueurs des club pee-wee des années précédentes, nous retrouvons à la tête de l'équipe Denis-Bourlu-Saint-Jean. Les joueurs sont issus, entre autres, des familles Saint-Jean, Falardeau, Lacasse, Lachaine, Lafleur et Valiquette.



Les Aigles de Kiamika vers 1981.

Après des débuts difficiles, les Aigles remportent leur première coupe en 1979. Les années suivantes sont fastes pour le club qui décroche la prestigieuse Coupe Desjardins de 1980 à 1982 ! Échappée en 1983, les joueurs du club renou-

ront avec la victoire et la coupe Desjardins au cours des années 1984 et 1985. Le haut calibre de l'équipe ira même jusqu'à entacher la pérennité de la ligue.

Considérée comme une des meilleures équipes sénior de la province, moult joueurs du club seront sélectionnés afin de participer à des rondes de championnats provinciaux et canadiens. On remarque les noms de Peter Clément, Sylvain Cyr, Luc Lacelle, Bobby Le Breton, Sylvain Roy, Mario Saint-Jean ainsi que les frères Claude, Bernard, Gilles, Rémy et Marcel Saint-Jean qui participent à plusieurs championnats de la belle province. Quant aux championnats canadiens, Sylvain Cyr, Bobby Le Breton, Claude, Bernard, Gilles et Rémy Saint-Jean porteront les couleurs de l'équipe du Québec à plusieurs reprises. Que de talent à Kiamika!

La Ligue laurentienne divertira les amateurs de baseball durant trente ans. Le plus haut fait d'armes de la Ligue demeure la performance de l'équipe le 3 juillet 1983. En effet, lors de cette partie, le lanceur des Aigles, Sylvain Cyr, marquera l'histoire locale du sport en ayant à sa fiche la seule partie parfaite sans point ni coup sûr, sans erreur et but sur balle. Les pauvres adversaires des Aigles étaient les Draveurs de Maniwaki. Il fallut 1h35 pour conclure la rencontre. Elle se solda par un pointage de 2-0.

Les Aigles cesseront leurs activités en 1987.

Pierre-Olivier Parenteau

Source: J. Lacasse, A. Morin, A. Nantel, S. Nantel, KIAMIKA comme une rivière.



Les reconnaissez-vous ?

Indice : Propriétaires d'un magasin général à Val-Barrette.



Avez-vous reconnu...

Réponse:
Herménégilde Valiquette et Marguerite Charron.

Herménégilde Valiquette est venu d'Ottawa vers les années 1889. Il arrive à Kiamika par la rivière en canot. Lorsqu'il s'établit à Kiamika, le couple a déjà deux jeunes enfants. Par la suite, ils auront 14 autres enfants.

Source : Dolorès Valiquette.



AU FIL DU TEMPS



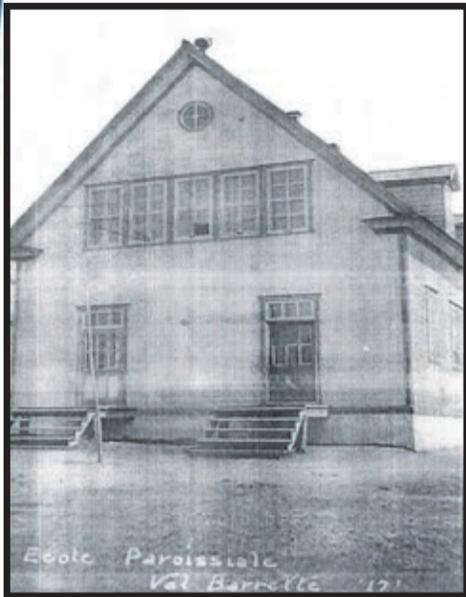
Une collaboration de

La Société d'Histoire et de Généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

Spécial 40e anniversaire

En 1975 à Val-Barrette



École paroissiale de Val-Barrette. Selon l'inscription sur la photo, celle-ci semble avoir été prise en 1917. Collection Gisèle Courtemanche.

En 1975, l'Écho de la Lièvre nous apprend plusieurs choses sur Val-Barrette dont la vente de l'école à la municipalité. La transaction est conclue à l'époque pour la somme symbolique de 1\$. La Commission scolaire Pierre-Neveu accepte ainsi de céder le lieu d'apprentissage aux gens de Val-Barrette pour des fins municipales et publiques à but non lucratif. Ainsi Val-Barrette peut conserver sa seule école. Il s'agit de l'école Sacré-Coeur, soit celle des garçons. La population estudiantine diminuant et les mœurs changeant, une seule école suffit pour enseigner à la jeunesse locale et ce, dans une institution devenue mixte ! Le bâtiment de l'école Sacré-Coeur abritera, par la suite, une bibliothèque et un C.L.S.C. 1985 marque l'année de démolition de l'école.

Il faut remonter 70 ans dans le passé pour retrouver les premières mentions d'une école à Val-Barrette. On retrouve ces informations dans le «Rapport des Inspecteurs d'écoles, 1915-1961 ». Plusieurs noms d'enseignantes y sont inscrits tels ceux d'Yvonne Laframboise, Marie-Thérèse Char-

bonneau et Lancia Monette (1915 à 1920). Une trentaine d'enseignantes formeront les élèves de Val-Barrette de 1915 jusque dans les années 1950. Au cours de cette période, on remarque la présence d'un enseignant, Lionel Martel, entre les années 1940 et 1950.

Selon les témoignages, les conditions de l'emploi étaient assez difficiles. Chauffage déficient, toilette extérieure et âge des élèves (certains étaient plus âgés que la maîtresse) pouvaient rendre la tâche d'enseigner plus difficile. Cependant, selon le témoignage d'un ancien élève, Évariste Chénier, « à l'école c'était strict. Une fois la maîtresse entrée en classe, c'était silence », ce qui, aujourd'hui, pourrait faire rêver certains enseignants ! « Pour les leçons, il n'y avait pas d'excuse, soit on les savait, soit c'était la règle ». Quoique mieux payées que les enseignantes en milieu urbain, le salaire d'une maîtresse d'école à Val-Barrette en 1922 s'élevait à 350\$ par année.

Votre Société d'histoire profite de cette chronique pour souhaiter bonne rentrée aux élèves de la région !

Pierre-Olivier Parenteau

Sources : L'Écho de la Lièvre 1975, Val-Barrette, Un petit village, Une grande histoire, «75 ans ça se fête» 1914-1989, témoignage de Lise Forget, enseignante de Val-Barrette (merci!).



Les reconnaissez-vous ?

Elle fut institutrice de l'école nouvellement construite à Saint-Jean-sur-Lac, en 1948 (à gauche sur la photo).



Avez-vous reconnu...

Louis Piché (Pierre & Domithilde Lachapelle), et son épouse Mathilde Pelletier (Régis & Mathilde Lafrenière), mariés le 7 janvier 1904 à Montréal. M. Piché a tenu un magasin général à Val-Barrette. Source : Collection SHGHL.



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'Histoire et de Généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

Spécial 40e anniversaire

En 1975 à Saint-Jean-sur-le-Lac



Pompe à essence Imperial, propriété de Donat Arbour.

L'année 1975 voit apparaître un nouveau garage à Saint-Jean-sur-le-Lac. C'est celui de Réjean Beaugard, à l'entrée est du village. En plus d'offrir le service de réparation, on peut aussi se laisser tenter par un véhicule usagé. Mais évidemment, ce ne fut pas le premier garage de cette municipalité.

C'est en 1940 que l'on peut voir ce type de commerce se développer à Saint-Jean-sur-le-Lac.

La raison est que 1940 marque

l'inauguration de la route nationale Cinquante-huit qui traverse le village d'est en ouest. Principalement, les services offerts aux automobilistes concernent davantage les voyageurs faisant le périple Montréal - Abitibi, car au début des années 1940, le village ne possède que trois propriétaires de « machine ». Il s'agit des automobiles de William Lacelle, d'Edmond Bigras et de Napoléon Forget. Cependant, advenant un besoin en essence, un bris mécanique ou autre, les voyageurs peuvent compter sur quelques établissements pouvant leur venir en aide. Tout d'abord, un petit atelier de mécanique, propriété du curé Elphège Cousineau. Toutefois, le curé Cousineau ne change pas lui-même les « saintes » huiles à moteur, laissant le soin de cette tâche à Edgar Légaré. Il y a aussi le garage du forgeron Pierre Piette. Pour ce qui est de l'essence, les gens peuvent s'arrêter aux pompes Esso d'Émile Beaugard, à celles de B-A de Dollard Beaulieu, celles d'Impérial de Donat Arbour ou, finalement, celles de Shell tenues par Irénée Nault. Aussi, l'amélioration des routes ainsi que la croissance du parc automobile poussent les propriétaires du motel Chez Maurice du lac Brochet (lac des Sources aujourd'hui) à se munir de pompes à essence.

En 1965, c'est le nord du lac des Sources, toujours sur la route nationale, qui se voit doté d'un atelier de réparation automobile. Le propriétaire et mécanicien Jean-Paul Thibault opère son commerce durant six années avant de relocaliser son entreprise à l'entrée ouest du village. Le Relais du Nord est né. On y offre les services de mécanique, bien entendu, mais aussi de débosselage et de peinture, en plus de l'essence et du remorquage ! Suite à un incendie, l'établissement est reconstruit en 1973. L'année suivante, l'entreprise est rachetée par Denis Marceau, qui en fait un relais routier en y ajoutant une salle à manger et des douches pour satisfaire les camionneurs de passage.

Pierre-Olivier Parenteau

Source : Luc Coursol, Si Des Ruisseaux m'était conté.



Les reconnaissez-vous ?

Ils se sont mariés le 16 mai 1946
à Lac-des-Écorces.



Avez-vous reconnu...

En 1948, Mme Janelle quitte Saint-Guillaume, près de Drummondville, pour venir s'installer à Saint-Jean-sur-le-Lac et y enseigner dans la toute nouvelle école. C'est qu'à l'époque il y a pénurie de religieuses et les prêtres doivent se tourner vers des institutrices laïques. Mme Janelle garde un très bon souvenir de son passage ici (elle sera rappelée à Saint-Guillaume un an plus tard). C'est avec grand plaisir qu'elle enseigne dans cette école toute neuve où chacune des trois institutrices possèdent sa chambre, avec cuisine et salon commun. Elle se souvient également combien la municipalité était composée de femmes, les hommes étant partis travailler au chantier. Source : Thérèse Janelle (photo et souvenirs).



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'Histoire et de Généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

Spécial 40e anniversaire

En 1975 à Lac-des-Écorces



On peut dire qu'en 1975 au Lac-des-Écorces, il y avait de la poulette. En effet, 40 000 pour être plus précis. Il s'agit bien sûr des poules pondeuses appartenant à l'entreprise avicole Les Œufs du Nord. C'est qu'en 1975, on met en service le deuxième poulailler de l'entreprise. Le premier, lui, est en activité depuis plus d'un an à l'ouverture du second. Pour chaque poulailler, on peut compter une capacité de 20 000 poules, soit 40 000 poules au total pour les deux bâtiments. Aussi, on retrouve la présence de coqs dans les poulaillers. La raison de leur présence auprès (et non avec) de tant et tant de courtisanes ? Dans un premier temps, ils servent à stimuler la ponte. Dans un deuxième temps, les coqs servent aussi à dépoussiérer l'habitat des poules par le battement de leurs ailes. C'est ainsi qu'avec leurs 40 000 poules pondeuses, 35 000 œufs par jour sont récoltés, ce qui nous donne un peu moins de 3000 douzaines. Il ne faut pas moins de 5000 tonnes de moulée par jour pour nourrir toute cette volaille. Évidemment, qui dit nutrition, dit déjection et c'est à partir de ces dernières que l'on fertilise les champs de maïs à vache attenants aux poulaillers.

La compagnie Les Œufs du Nord, c'est l'œuvre d'André Lajoie. Cependant, au départ, M. Lajoie ne s'oriente guère vers l'industrie de l'œuf. En effet, notre entrepreneur travaille à l'origine au Comptoir des Cultivateurs à Mont-Laurier. Mis sur pied en 1960, le commerce offre plusieurs produits tels de la moulée, de la peinture et même de la confiture. Par la suite, M. Lajoie entreprend de se lancer dans l'industrie porcine. C'est en 1972, dans les environs de Kiamika, qu'il construit une porcherie. Cependant, la production de porcs n'étant pas assez rentable, il décide l'année suivante de convertir sa porcherie en poulailler. Il compte quelques 20 000 poules pondeuses. Comme nous l'avons vu plus haut, les activités de la compagnie se déplacent ensuite vers Lac-des-Écorces. L'expansion de 1975 n'est pas la seule. Entre 1993 et 1999, la ferme avicole se dote d'un nouveau poulailler en plus de moderniser son équipement. La capacité de la ferme atteint alors 120 000 poules pondeuses ! M. Lajoie a tenu les guides de l'entreprise jusqu'en 2002, année durant laquelle il vend la compagnie à ses deux filles, Josée et Claire. Elles l'opéreront jusqu'en 2008 pour finalement la revendre à un grand ami de leur père, M. Robert Désilets. Ce dernier changera le nom de la compagnie Les Œufs du Nord pour celui de Villandré, en l'honneur de son ami André Lajoie.

Pierre-Olivier Parenteau

Sources : L'Écho de la Lièvre 1975, témoignage de Mme Josée Lajoie (merci!).



Vous reconnaissez l'endroit?

Le village a été fondé en 1911.



Avez-vous reconnu ?

Rolland Boisclair (Gédéon & Amanda Labelle) et Rollande Desjardins (Ovila & Alma Miron) mariés le 16 mai 1946 à Lac-des-Écorces. Source: collection de la Société.



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'Histoire et de Généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

Spécial 40e anniversaire

En 1975 à Lac Saguy



Moulin à scie de la Eagle Lumber

En 1975, l'Écho de la Lièvre rapporte la vente de l'école du Lac Saguy à la municipalité. À cette époque, la municipalité louait l'endroit à la Commission scolaire pour y tenir ses activités. Pour une somme nominale de 1\$, Lac Saguy se dotait donc d'un nouvel hôtel de ville. La population estudiantine trop peu nombreuse devra se déplacer vers l'école de Ste-Véronique dès l'année suivante. Il faut dire que les statistiques pour l'année 1976 indiquent une baisse marquée de la population. La question démographique s'inscrit d'emblée dans les tribulations ayant façonné ce magnifique village.

Le chiffre avancé pour la population de 2014 au Lac Saguy est évalué à 455 résidents. Il est légèrement en deçà de ce qu'il était en 1911. En effet, en comptabilisant les statistiques du regroupement des missions de Hébert, Bédard et Terre-Haute, qui deviendront par la suite Lac Saguy, on atteignait 469 résidents. Toutefois, l'activité économique des chantiers forestiers et des carrières de granit gonflaient le nombre d'habitants du secteur. En additionnant la population résidente et flottante, on arrivait à la somme de 765 habitants. Principalement catholiques et francophones, on comptait aussi quelques immigrants polonais et quatre familles finlandaises parmi les «flottants». L'arrivée du train durant cette période contribue à maintenir le niveau de population. Aussi, lors du premier conflit mondial, Lac Saguy voit sa population augmenter ou se maintenir grâce à la venue de jeunes qui craignent une éventuelle conscription. Après la guerre, en 1921, le village affiche une population de 552 habitants.

Par la suite, le village vivra une véritable descente aux enfers. De 552 habitants en 1921, la population diminue à 172 en 1931, pour ensuite tomber à 117 en 1941. Elle atteint finalement un seuil record de 40 habitants en 1951 ! La baisse de l'activité du secteur forestier aurait été la principale raison de cette chute considérable de la démographie. Aussi, il est possible d'imputer cette baisse au secteur touristique qui tardait à se développer dans la cette région. Cependant, vous aurez deviné que là n'était pas la fin de la bourgade Saguyenne. En effet, les années 1950 sont plus fastes démographiquement. La montée du tourisme, la proximité avec Mont-Laurier et la construction du centre hospitalier de l'Annonciation sont autant de raisons qui portent la population à 253 habitants. Par la suite, on ne retrace que deux années où le village sera en déficit démographique, soit 1966 et 1976. En ce qui concerne 1966, on explique le phénomène par l'attrait des travaux de l'Expo et du métro de Montréal chez les jeunes travailleurs. Pour ce qui est de 1976, on imagine que la construction des installations olympiques y est pour quelque chose.

Pierre-Olivier Parenteau

Sources: L'Écho de la Lièvre, SÉGUIN, Julie, Le village de Lac-Saguy, entre l'espoir et la détresse, 1994, 18p. http://www.mrc-antoine-labelle.qc.ca/sites/default/files/vol9_num2.pdf, <http://www.lacsaguy.qc.ca/histoire.html>



Vous reconnaissez l'endroit?

À une certaine époque cette maison
accueille de nombreux élèves. À qui
appartenait-elle ?



Avez-vous reconnu ?

Il s'agit d'une photographie de la
gare de Lac Saguy prise en 1916.



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'Histoire et de Généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

Mlle Godard

1898-1975



Depuis maintenant quelques années, en période estivale, la SHGHL propose une visite guidée des lieux historiques lauriermontois. Ainsi, amateurs d'histoire de la région ou gens de passage ont la possibilité d'être introduits à l'histoire du Rapide de l'Original. Les curieux du passé se laissent guider par Marguerite Godard, incarnée chaque été par une étudiante, en écoutant l'ancienne institutrice leur raconter faits historiques et anecdotes du temps de jadis. Dans le cadre de son 40e anniversaire de décès, la SHGHL estime qu'il est important de rendre hommage à cette grande dame.

Tout d'abord, Mlle Godard, dont le nom complet est Sara Marguerite Marie Godard, a vu le jour dans la paroisse de Sainte-Cécile-de-Masham, un peu à l'ouest de Wakefield, le 22 octobre 1898. Elle est la fille du docteur Oscar Jean Marie Godard et de Laurenza Dumoulin. La famille Godard compte cinq enfants: Marguerite, Louis de Gonzague, François de Sales, Georges Hector et un autre enfant non identifié malheureusement décédé à la naissance. La famille Godard arrive à Mont-Laurier entre 1901 et 1902. Marguerite est la seule enfant à ne pas être née à Mont-Laurier. Elle débute sa carrière d'institutrice à Kiamika, plus précisément à Ferme-Rouge, en 1915. Ses débuts en tant qu'institutrice semblent ne pas avoir été de tout repos. En effet, lors de sa première année de service, elle dut subir certaines critiques l'accusant de ne pas utiliser les livres d'enseignement sélectionnés par le Département de l'Instruction publique, les inspecteurs d'écoles ou les commissaires. De plus, on lui reproche d'être négligente dans l'emploi du temps de ses élèves.

Elle enseignera durant 10 ans dans les écoles de rang pour finalement ouvrir sa propre école privée vers la fin des années 1920. C'est à partir de sa propre maison, située sur la rue Bellerive à Mont-Laurier, qu'elle contribuera à la réussite scolaire de nombreux élèves. On raconte qu'elle usait d'une pédagogie ouverte et qu'elle avait une très bonne réputation. Elle parvenait à ramener sur le chemin de la réussite des élèves aux prises avec des difficultés d'apprentissage. Elle consacra toute sa vie à l'enseignement et conserva son titre d'institutrice jusqu'en 1970, cumulant plus de 50 ans d'enseignement. Elle décède le 14 octobre 1975 et est enterrée au cimetière de Mont-Laurier.

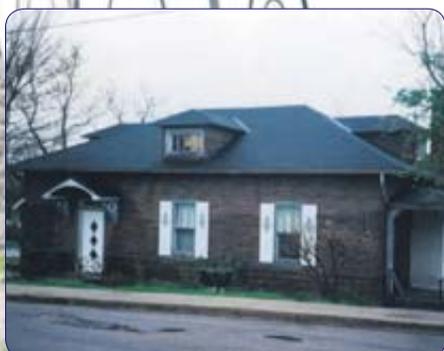
Pierre-Olivier Parenteau

Sources: Cécile Reid Brisebois, Nos institutrices rurales 1898-1960,
Louis-Michel Noël, Daniel Pambrun.



Vous reconnaissez l'endroit?

Ils ont ouvert une épicerie en
1950 qui est toujours en service
aujourd'hui.



Avez-vous reconnu ?

Il s'agit de la maison de Mlle Godard
sur la rue Bellerive à Mont-Laurier.



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

Vocation : épiciers



Épicerie Charbonneau 1949.



Épicerie Charbonneau au cours des années 1950.

Pour avoir enseigné une année à la polyvalente St-Joseph, il m'est toujours d'un intérêt particulier que de savoir où en sont rendus mes anciens élèves. Dernièrement, on apprenait qu'à Notre-Dame-du-Laus, de nouveaux propriétaires reprenaient les guides de l'épicerie Charbonneau. Vous aurez deviné qu'un des deux nouveaux propriétaires a déjà fréquenté (assidûment) mon cours d'histoire. Il est question ici d'Adriane Charbonneau qui, avec son frère Aubert, vont assurer la pérennité de l'entreprise familiale pour encore plusieurs années, on le souhaite.

Il s'agit en fait de la quatrième génération de Charbonneau à offrir le service d'épicier dans le même bâtiment à Notre-Dame-du-Laus. Le tout a débuté avec Charles et Yvonne Charbonneau. En 1949, Charles entreprend la construction du commerce. L'ouverture officielle a lieu au cours de l'année suivante. Le but premier de Charles et Yvonne est d'offrir l'opportunité à leur fils René, qui apprend à l'époque le métier de boucher à Ste-Thérèse de Blainville, de revenir dans son coin de pays. Il est curieux de voir comment l'histoire se répète, car, en ce qui concerne Aubert, étrangement, lui aussi revient dans son village après avoir appris le métier de boucher.

C'est donc sous l'égide de René que la deuxième génération dirige l'entreprise. Les réseaux de distribution étant absents, la tâche d'aller chercher les denrées, dans la région d'Ottawa, incombe à René. Cependant, n'ayant pas de véhicule, il doit compter sur la collaboration de M. Odéas Cyr, restaurateur de son métier, pour lui prêter son camion. C'est avec ce dernier qu'il se rend à Hull, à la Canada Packers, s'approvisionner en viande et au marché By, à Ottawa, pour les fruits et légumes. Afin de conserver le tout, il faut une glacière, mais surtout de la glace! On la récupère par blocs de 75 livres environ sur le lac Bigelow. René dirige l'entreprise pendant 30 ans avant de la céder à son fils Guy et son gendre Louis Bastien, sans oublier, évidemment, leurs tendres épouses Maryse et Lucie. Ils l'opèrent jusqu'en 2005, année où Guy reprendra seul les guides de l'entreprise. Le rythme de la vie allant continuellement en s'accélégrant, Il se concentre sur la confection de plats préparés, mais aussi sur la charcuterie. C'est ainsi qu'on en arrive, en 2015, à la quatrième génération d'épiciers dans la famille Charbonneau. Celle d'une jeune fille (et de son frère) qui, jadis, assistait à mon cours d'histoire et qui, maintenant, fait partie de la petite histoire de Notre-Dame-du-Laus. Bonne chance Adriane!

Pierre-Olivier Parenteau

Source: Témoignages famille Charbonneau.



Vous reconnaissez cet engin ?

Dans les années 1960, on en retrouvait une vingtaine dans les Hautes-Laurentides.



Avez-vous reconnu ?

Charles et Yvonne Charbonneau de Notre-Dame-du-Laus!



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

La Macaza



UNE CENTAINE DE JEUNES PACIFISTES ont manifesté, sans bruit et de manière ordonnée, contre les armes nucléaires, à la base de La Macaza de l'Aviation royale canadienne. On sait que cette base est équipée de missiles Bomarc à ogives nucléaires. On voit ci-dessus les manifestants assis sur la chaussée, face à la barrière de la base, sous les regards vigilants des gardes de l'Aviation.

Couverture de l'événement par l'Écho de la Lièvre, édition du 11 septembre 1964.

missiles de type Bomarc (missiles antiaériens à statoréacteurs) seraient déployés à North Bay, en Ontario, et plus près de chez nous à La Macaza!

Rappelons que la base militaire de La Macaza est créée en 1959 et qu'on y dénombre à l'époque quelques 300 militaires. L'arrivée des missiles Bomarc soulève la question de savoir si le Canada doit honorer ses engagements envers le NORAD en abritant des missiles nucléaires, ou s'il doit plutôt maintenir son opposition à la propagation des armes nucléaires. Sur le terrain, une partie de la population voit d'un mauvais œil que la base de la Macaza soit dotée d'armes nucléaires. Cependant, l'attrait que représentent les 75 emplois liés au fonctionnement de la base, ainsi que les énormes retombées économiques pour ce secteur des Hautes-Laurentides auront raison des craintes des citoyens. L'opposition viendra davantage de Montréal. Effectivement, le 8 septembre 1964, un groupe de manifestants, répondant à l'appel de Dan Daniels, responsable du Centre de la paix de Montréal, à maille à partir avec les militaires. Ils bloquent l'accès de la base aux soldats de sorte que ces derniers usent d'une seconde entrée pour éviter les manifestants. S'apercevant du stratagème, un groupuscule d'opposants décide de bloquer l'accès de cette deuxième entrée. Tout se déroule sans anicroche jusqu'au départ des journalistes venus couvrir l'affaire. C'est une fois ceux-ci partis que les problèmes débutent. Les manifestants sont, à deux reprises, entraînés hors de la route par les militaires. L'affaire rebondit jusqu'à la Chambre des communes, sans qu'il y ait de suite. Le ministre de la Défense, Paul Hellyer, justifiera le recours à la force en affirmant que les soldats n'en avaient pas abusé.

Finalement, la base de La Macaza cessera ses activités en 1972 et sera remplacée par le Collège Manitou avant de devenir le centre correctionnel que nous connaissons aujourd'hui.

Pierre-Olivier Parenteau

Sources: <http://bilan.usherbrooke.ca/bilan/pages/evenements/21012.html>,
<http://www.encyclopediecanadienne.ca/>, Photo Bomarc: Wikipedia, CIM-10 Bomarc: https://en.wikipedia.org/wiki/CIM-10_Bomarc, L'Écho de la Lièvre 11 septembre 1964.



Vous le reconnaissez?

Il fut le fondateur de La Tuque
et d'une paroisse dans les
Hautes-Laurentides.



Avez-vous reconnu ?

Le missile sol-air Bomarc, d'une portée de 640 km, remplacera le projet CF-105 Arrow d'Avro Canada.



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

L'Ascension



Église de L'Ascension

La construction de l'église de L'Ascension fut un dossier controversé qui anima vigoureusement les cantons de Lynch et de Mousseau. L'histoire s'amorce avec nul autre que le curé Labelle, lui-même. C'est en 1878 que le «Roi du Nord» planta une croix dans le canton de Lynch, près de la Ferme d'en Haut afin d'indiquer l'emplacement de la future église. Selon le rapport du curé Labelle à la société de Colonisation de 1883-1884, la construction d'une chapelle à L'Ascension était en cours. Le curé Labelle avait octroyé la somme de 68\$ à l'abbé Martineau pour sa construction sur le lot 21 du rang II dans le canton de Lynch. Toutefois, le peu de colons venus s'établir dans ce secteur occasionnait certaines difficultés au clergé dans l'entretien de la chapelle. N'ayant pas encore de curé résident, la chapelle ne servait que les dimanches pour la messe et était officinée par un missionnaire. On décida de la déménager près d'un mile plus loin sur le lot 25. C'était ici la suggestion d'Ambroise Charbonneau qui, du même coup, proposa que la chapelle serve de lieu de résidence à son fils Adrien venu le rejoindre en 1887. Ainsi, Adrien Charbonneau pouvait assurer l'entretien de ladite chapelle. Cependant, Adrien dut s'engager, devant le curé Labelle, à rétrocéder la chapelle une fois que le nombre de familles venues s'établir justifierait l'utilisation du lieu de culte.

C'est dix ans plus tard, soit en 1897, que les choses se corsèrent. En effet, avec l'arrivée des Beauvais, Marleau, Bélec, Major, Lanthier, Carrière, Lavoie, Mayer, Lacasse, Bélisle, Lacroix et autres, la population était dès lors assez nombreuse pour retrouver leur chapelle. Ils demandèrent donc aux autorités cléricales qu'Adrien construise une nouvelle chapelle, mais sur le premier emplacement, celui désigné par Antoine Labelle (lot 21). Cependant, Adrien, avec l'accord de Dom Vuallet, se limita à l'entente initiale au grand dam des fidèles. Même le délégué de Mgr Duhamel d'Ottawa, le curé Ouimet de Saint-Jovite, estima que la maison-chapelle pouvait encore tenir quelques années moyennant diverses rénovations. Il n'en fallait pas plus pour enflammer la population qui refusa de payer pour les réparations du bâtiment tout en continuant d'exiger la construction d'une nouvelle chapelle sur le lot 21. Les colons du canton de Lynch se divisèrent en deux clans. D'un côté, on retrouvait un groupe, avec à sa tête Hormidas Bélec, désirant une nouvelle chapelle sur le site originel, celui de la croix du curé Labelle et de l'autre, celui de M. Charbonneau optant pour le statu quo. De plus, comme si la situation n'était pas assez compliquée, les colons du canton Mousseau s'en mêlèrent et exigèrent eux aussi un lieu de culte et un curé permanent. Ce sont ces derniers qui auront le dernier mot de l'histoire, car ce sera sur le rang II du canton Mousseau que l'église sera bâtie. Elle sera finalement bénie le 4 décembre 1904 par Mgr Duhamel.

Pierre-Olivier Parenteau

Source: PLOUFFE, Lyse, Histoire de L'Ascension des débuts à l'an 2005, L'Ascension, 2005, 258p. Photo mystère: JOYAL, Arthur, Excursion Sacerdotale chez les Tête-de-Boule, 1915, 87 p.

Vous le reconnaissez?



Il est parti de Saint-Jérôme avec sa famille en 1880 pour s'établir dans notre région.

Avez-vous reconnu ?



Eugène Corbeil, curé fondateur de L'Ascension.



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

L'Annonciation



Manufacture Boileau. Assis à terre, de g. à d.: Athanase, Bruno et Alphonse Boileau, Adrien Beauchamp, Alcide Boileau. 2e rangée : Borromée fils, Edmond, Joseph, Borromée, père, Alphonse et Dosithée Boileau, fils. Debout : Inconnu, Joseph Contin, Noé Berthiaume, Dosithée Boileau, père, Adélar et Arthur Bastien, Eugène, Inconnu, Louis Brunet.

Encore aujourd'hui, on se demande ce qui a bien pu pousser les gens à quitter leur foyer pour venir s'établir sur un territoire à peine ouvert à la colonisation. Évidemment, on peut supposer que la pauvreté due au manque de travail ou à l'insuffisance de terres agricoles disponibles en a convaincu plus d'un à tenter sa chance dans les pays d'en haut. En ce qui concerne Dosithée Boileau, qui viendra s'établir à L'Annonciation à la fin des années 1870, nous en savons un peu plus.

Ce serait lors d'une soirée regroupant une dizaine de citoyens chez le curé Labelle, à Saint-Jérôme, que Boileau est pris d'un vif intérêt pour la colonisation. En effet, au cours de cette soirée, le curé aurait apostrophé vigoureusement le futur colon en lui demandant si la construction de son chemin de fer et des chemins pour ses colons allait bientôt commencer. Le pauvre Dosithée n'a pu alors qu'exprimer son incapacité à satisfaire les demandes du curé, lui qui, à l'époque, ne gagnait que 15\$ par mois en qualité de garçon de ferme. C'est que le curé, sans doute obnubilé par sa mission colonisatrice, croyait s'adresser au premier ministre de la province de Québec, Charles-Eugène Boucher. Vous aurez deviné que cette intervention du curé provoqua le rire chez les témoins de la scène. L'affaire eut des échos jusqu'à l'évêque de Montréal, Mgr Fabre. Il voyait d'un mauvais œil que cette aventure soit connue du public.

Donc, en avril 1880, Dosithée loue deux charrettes afin d'y placer son ménage et sa famille. Il part avec sa vieille mère, sa femme Éloïse Pagé et leurs huit enfants pour le canton Marchand. Le voyage n'est pas de tout repos. Voyageant en période de dégel, les chevaux peinent à tirer leur charge, embourbés dans les ornières du sentier. Il faut aussi prévoir les fondrières (trou marécageux) et les recouvrir de branchage pour éviter le déchargement et le rechargement des charrettes. Il y a aussi la célèbre «passe du Sauvage» (secteur de Sainte-Adèle) qui incarne à l'époque l'épreuve ultime du trajet. Finalement, après un rendez-vous manqué avec les gens de la Ferme du Milieu, une pénible traversé la rivière Rouge et une nuit à la belle étoile, ils arrivent enfin à destination. Ils sont accueillis par la famille Chartrand qui a préparé pour eux: linge sec, repas chaud et de la tisane à l'écorce de frêne coupée au gingembre. Leur nouvelle vie peut maintenant commencer.

Pierre-Olivier Parenteau

Sources: CHARETTE, Jean-Benoit, Douce Souvenance, Histoire de L'Annonciation (Conté Labelle), Granby, 1953, 253 p. LAGRANGE, Richard, Le Nord, mon père, voilà notre avenir, une histoire de L'Annonciation et de Canton Marchand, Sainte-Anne-de-Bellevue, 1986, 324 p.



**Vous reconnaissez
l'endroit?**

L'édifice fut construit par
Joachin Gagnon en 1900.



Avez-vous reconnu ?

Il s'agit de Dosithée Boileau.



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

Nomingue



cavalcade lors d'une célébration à Nomingue.

Recevoir en grand! C'est ce que s'est proposé de faire le Tout-Nomingue en juin 1899. Tant les autorités religieuses que la population ont été avisées que Saint-Ignace de Loyola de Nomingue allait être visité par un grand personnage. De qui s'agissait-il? Il s'agissait de nul autre que Sir Louis-Amable Jetté, lieutenant-gouverneur de la province de Québec! Fort d'une carrière touchant les domaines du droit, du journalisme et de l'enseignement, il avait été nommé à ce poste en 1898. Ce fut vers la fin de l'année scolaire que l'homme politique vint saluer les pionniers du lac. Pour ce faire, les citoyens convoquèrent une réunion spéciale pour discuter des préparatifs de la réception ainsi que de la décoration du village.

C'est ainsi que, lors du fameux jour J, Nomingue déployait ses plus beaux atours. On hissa les drapeaux sur les édifices publics, certains résidents en posèrent même sur leurs maisons, le village était prêt. Ce sont les conseillers et le maire de la paroisse, Anthime Lalande, qui se portèrent au-devant pour accueillir l'illustre personnage. Parés de leurs habits du dimanche, c'est à cheval que les dignitaires de la paroisse soulignèrent l'arrivée du lieutenant-gouverneur de la province, sa dame et ses deux filles. En fait, que ce soit pour des visites officielles, cérémonies religieuses ou événements particuliers, toutes occasions étaient bonnes pour sortir les chevaux afin de former une cavalcade d'honneur. Les invités furent donc accompagnés jusqu'à la salle paroissiale où seront prononcés salutations officielles, hommages et discours protocolaires. L'assemblée sera séduite par la justesse de son discours et par son amabilité.

Par la suite, le lieutenant-gouverneur et sa famille iront souper chez les Chanoines Réguliers pour terminer en contemplant les derniers rayons de soleil sur le bord du grand Lac Nomingue. C'est en considérant cette étendue que M. Jetté aurait récité les mots d'Octave Crémazie du poème Le Canada:

Il est sous le soleil une terre bénie,
Où le ciel a versé ses dons les plus brillants,
Où, répondant ses biens la nature agrandie
À ses vastes forêts mêle ses lacs géants.

La petite famille passera la nuit chez M. V. Martineau et continuera leur visite le lendemain. Le couvent, qu'on a décoré pour l'occasion, sera leur premier arrêt. On y fera un chant et prononcera une adresse en leur honneur. Que de décorum pour M. Jetté. Cependant, voulant s'offrir un peu de divertissement, la famille du lieutenant-gouverneur décida de s'accorder une promenade de charrette à bœufs sur la grand-rue! On lava et pomponna les deux plus beaux bœufs de la paroisse. On fit monter la famille Jetté dans la charrette et ce fut un départ. Les villageois récréés de voir les dignitaires en visite s'accrochèrent aux rebords de la charrette pour conserver leur équilibre y allèrent de bruyants rires et d'applaudissements bien sentis. Les Jetté et paroissiens se quittèrent avec le sentiment d'un plaisir réciproque.

Pierre-Olivier Parenteau

Source: SOEURS DE SAINTE CROIX, Vers un Glorieux Passé, Saint-Laurent, 1938, 438 p.



Vous reconnaissez l'endroit?

Cette école fut construite en
1917 et la première institutrice
était Mlle Millaire.



Avez-vous reconnu ?

Le couvent de Nomingue qui sera
une École ménagère régionale,
l'École supérieure de l'enseigne-
ment ménager et l'Institut familial.



AU FIL DU TEMPS

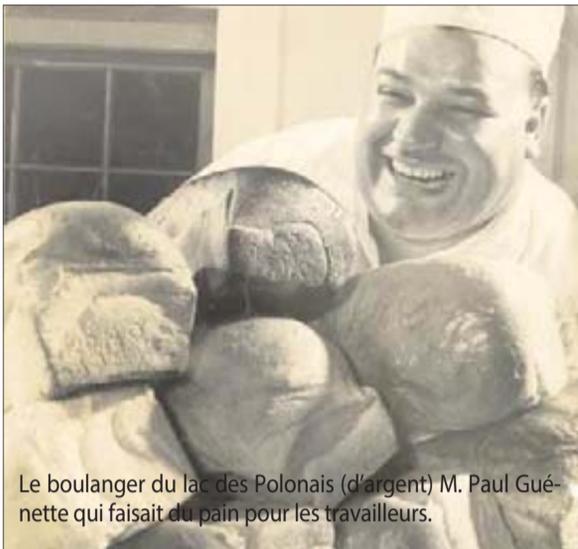


Une collaboration de

La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

Ste-Anne-du-lac



Le boulanger du lac des Polonais (d'argent) M. Paul Guénette qui faisait du pain pour les travailleurs.

La toponymie est l'ensemble des noms de lieux d'une région, d'une langue. Souvent, on donne le nom d'un personnage ayant marqué l'histoire à une ville, à une rue, un parc, une rivière ou un lac. Ici, il est question de lacs. Dans le secteur de Sainte-Anne-du-Lac, on retrouve plusieurs lacs dont les noms ont une connotation qui semble être d'outre-mer. On peut penser, entre autres, au lac Sienkiewicz. Qui était donc ce Sienkiewicz? Il s'agit en fait de Henryk Sienkiewicz (1846-1916) qui fut le récipiendaire du prix Nobel de littérature en 1905. Il fut l'auteur de plusieurs romans, dont «Quo Vadis» (1896) et du roman historique «Les Chevaliers Teutooniques» (1897-1900). On peut donc croiser un prix Nobel de littérature dans le secteur de Ste-Anne.

Il y a aussi le Lac Dombrowski. Dombrowski, de son nom complet Jean-Henri Dabrowski,

était un général de l'armée napoléonienne qui a participé à la bataille de Bérézina, dans l'actuelle Biélorussie. La bataille a eu lieu du 26 au 29 novembre 1812. Dans la déroute de l'Armée française face aux Russes, Bérézina demeure une victoire permettant aux troupes de Napoléon, d'échapper aux troupes russes.

De plus, sur la carte du secteur, on peut voir le nom du Lac Moniusko. Un lac pour les mélomanes, car il s'agit de Stanislas Moniuszko (1820-1872) qui était musicien, compositeur, pianiste et pédagogue. Il est à l'origine d'une douzaine d'opérettes et autant d'opéras. En 1871, on édita un de ses ouvrages, soit son «Traité d'harmonie».

Pour ceux et celles qui s'aventureraient encore plus au nord, nous retrouvons le lac Kosciuszko. Tadeusz Kosciuszko était un général qui a servi d'aide de camp à nul autre que George Washington lors de la Guerre d'indépendance des États-Unis (1776-1783). Principalement, il fut en charge des travaux de fortifications, entre autres, le long des routes de la rivière Hudson, ce qui contribua à la défaite du général anglais John Burgoyne à Saratoga, le 17 octobre 1777. Aussi, il fortifia West Point pour être finalement nommé chef du corps d'ingénieur en 1780.

Au surplus, on croise les noms de Pulaski ou Sobieski, tous deux désignant des lacs du secteur. On se demande véritablement d'où sortent ces noms relativement éloignés de la toponymie coutumière qui emprunte habituellement des noms francophones, autochtones ou anglais. Une piste de réponse nous est donnée par l'entremise d'un autre lac, celui-ci plus près de Sainte-Anne-du-Lac, soit le lac des Polonais, anciennement le lac d'Argent. En effet, le point commun qui unit tous ces personnages, c'est leur origine polonaise! C'est à se demander si le secteur de Sainte-Anne ne s'est pas vu augmenté d'une importante communauté polonaise qui aurait influencé la toponymie de ce coin de pays. Hé bien, non. Il s'agit en fait d'une initiative du gouvernement d'Adélard Godbout qui, le 18 février 1944, répondait favorablement à une demande du Comité québécois des Amis de la Pologne. Suite à l'invasion de la Pologne par les armées hitlériennes, le Comité souhaitait « marquer d'une façon sensible et permanente la sympathie de la province de Québec envers la Pologne... ».

Pierre-Olivier Parenteau

Sources: <http://www.toponymie.gouv.qc.ca/ct/>, http://www.swissinfo.ch/fre/bicentenaire-de-la-b%C3%A9zina_une-bataille-vieille-de-200-ans-unit-et-divise-la-suisse/34025592, <http://www.britannica.com/biography/Tadeusz-Kosciuszko>



Le reconnaissez-vous ?

Reconnu pour ses talents de musicien, sa carrière débuta à 12 ans lorsque le curé De Grandpré, le trouvant trop tannant, l'envoya dans le jubé de l'église de Notre-Dame-de-Pontmain.



Avez-vous reconnu ?

La première école de Ste-Anne-du-Lac! Un peu plus tard cette école sera dirigée par les sœurs Notre-Dame de Ste-Croix.



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

Notre-Dame-de-Pontmain



Matha Constantineau fut secrétaire de la municipalité de Pontmain et de la Commission scolaire pendant plus de 40 ans.

Ceux et celles qui ont suivi le feuilleton «Les Belles Histoires des pays d'en haut», inspiré du roman de Claude-Henri Grignon, «Un homme et son péché» se souviennent du personnage de Jambe de bois incarné par Henri Poitras. «Quêteux, c'est un titre honorable» disait Jambe de bois lorsqu'il pressait Séraphin de renouveler son permis de quêter. C'était quand même tout un personnage! Il est vrai que, dans cette catégorie, les quêteux étaient les plus estimés, car il y avait aussi les guenilloux et les «gypsies» qui ne jouissaient pas de la même réputation.

Souvent, les quêteux étaient considérés comme des «originaux» de passage que l'on accueillait pour une ou quelques nuits. On sait qu'il y en avait à Notre-Dame-de-Pontmain. On parle, entre autres, de Thomas Gareau, fabricant de cannes qui, semble-

t-il, se fouettait, semblable à un cheval, pour faire avancer sa brouette. On raconte même qu'à l'occasion, il prenait l'épouvante. De plus, il fallait offrir du foin à sa brouette, de la même manière qu'on en donnait à un cheval.

Dans la catégorie des guenilloux, on se rappelle du vieux Renaud. Fin gastronome, on relate qu'il ne manquait jamais une occasion de déguster son repas favori chez Simone et Matha Constantineau. Quel était ce plat raffiné? De la «saconité» nous disait Simone. Il s'agit d'un plat d'origine amérindienne connu sous le nom «sagamité». Il consistait en un mélange de blé d'Inde lessivé (attendri et blanchi dans une «eau de lessiv» (eau filtrée par de la cendre de bois)) dans une sauce béchamel. À nous faire saliver! De plus, on raconte que le M. Renaud en question, lors d'un voyage à Montréal, se serait arrêté dans un magasin Dupuis. Vêtu de haillons, il aurait provoqué le rire de deux vendeuses qui se sont vues prestement convoquées dans le bureau du patron pour être remerciées. Il appert que le vieux Renaud, comme on l'appelait, possédait bon nombre de parts dans ce magasin. Certains ont dit qu'à sa mort, il était riche!

Finalement, il y avait les «gypsies». On se méfiait davantage d'eux que des autres gens de passage. Certains faisaient du troc, tandis que d'autres s'adonnaient au commerce de chevaux. La plupart du temps, ils essayaient de vendre de vieux chevaux qu'on qualifiait de «pitons». Cependant, ils connaissaient des trucs de vendeurs. Afin de bonifier leur produit, ils droguaient les vieilles bêtes avec de la poudre de dynamite ou quelques gouttes d'arsenic dans leur eau. Le résultat était que le vieux cheval se dandinait comme un poulain. Lionel Caron racontait qu'un voisin, ayant acheté un tel animal, était bien fier de son acquisition au point de le parer de son plus bel attelage pour aller à la messe avec toute sa petite famille. Imaginez la honte qu'a pu éprouver le nouveau et orgueilleux propriétaire de l'animal quand ce dernier s'est écroulé raide mort devant l'église, provoquant de la sorte les moqueries des villageois.

Pierre-Olivier Parenteau

Sources: CONSTANTINEAU, Marguerite, dir. «Notre-Dame-de-Pontmain, 1884-1984», Notre-Dame-de-Pontmain, 1983, 125 p. LEBOEUF, Francine, «Échos d'antan», Montréal : Editions Paulines, 1991, 71 p. http://rdaq.banq.qc.ca/expositions_virtuelles/coutumes_culture/septembre/epluchettes_ble_dinde/clin_oeil_tradition.html,



Le reconnaissez-vous ?

Il est parti de France en 1902 pour s'établir à la Chute Léon.



Avez-vous reconnu ?

Il s'agit d'Élisée Constantineau qui prit une part active dans la chorale de Pontmain.



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

Chute-Saint-Philippe



Jean Tisserand, auteur de deux ouvrages sur l'histoire de Chute-Saint-Philippe.

«Je pense qu'un paysan vigoureux vêtu d'un manteau de mouton, né sur la terre, dont les aïeux cultivent la terre depuis dix générations, accompagné d'une femme bien en chair et d'une demi-douzaine d'enfants, voilà des recrues de bonne qualité.» C'est en ces termes que le ministre responsable de l'immigration canadienne, Clifford Sifton (1896-1905), décrivait l'immigrant idéal.

À l'époque, c'est surtout l'Ouest canadien que l'on veut peupler. Pour ces vastes prairies, Sifton souhaite une immigration de cultivateurs aguerris et non des citadins qui risquent de s'établir en ville. Il craint que les groupes d'immigrants, venant s'installer en milieu urbain, ne fassent compétition aux travailleurs canadiens en plus d'engendrer des problèmes sociaux. Pour arriver à ses fins, Sifton lance une grande campagne de publi-

licité aux États-Unis, en Grande-Bretagne, en Allemagne, en Scandinavie et en Europe de l'Est. Selon le recensement sur l'immigration de 1901, 57% seraient issus des îles Britanniques, 19% des États-Unis, 5% de Russie, 4% d'Allemagne et 2.5% (17 043 personnes) de Chine, 4 674 du Japon, 1 222 de Syrie, 357 de Turquie, 699 des Antilles et 128 immigrants d'Afrique du Sud. En ce qui concerne l'immigration française, les statistiques indiquent que, jusqu'en 1903, le nombre d'arrivants ne dépasse pas les 1000 personnes par année. Toutefois, malgré ce très petit arrivage d'immigrants français, notre région voit un de ces «Enfants de la Patrie» poser ses pénates à Chute-Saint-Philippe!

Il s'agit de Félix Tisserand. Arrivé à Montréal en octobre 1902, son intention initiale est de s'établir dans l'Ouest canadien. Cependant, l'hiver arrivant, il demeure à Montréal en attendant le printemps pour continuer son périple vers les Prairies. Il trouve du travail en qualité de garçon de ferme et homme à tout faire. C'est durant cette attente qu'il entend parler du projet de colonisation touchant les régions du nord de Montréal. Il s'engage comme ouvrier lors de la construction du chemin Gouin. Ayant appris que le trajet du train devait à l'origine passer par Chute-Saint-Philippe (Chute Léon à l'époque), il s'empresse de présenter une demande au Département de la Colonisation pour l'obtention des lots traversés par l'éventuel chemin de fer. En 1903, il construit, à la manière des Amérindiens, une cabane d'écorces de bouleau, en aval des chutes, tout près de l'eau. Les travaux du chemin Gouin étant terminés, Félix Tisserand doit faire plusieurs métiers afin d'accumuler assez d'argent pour s'installer. Il ira travailler à la construction du pont de Québec. Il passera un hiver à besogner dans le secteur de Shawinigan. Il se fera même engager dans un chantier en Ontario. Revenu sur ses terres et constatant l'augmentation de la population dans le secteur, Félix Tisserand fait pression sur le gouvernement fédéral afin que ce dernier ouvre un bureau de poste dans la localité. Le prix à payer? Changer le nom de Chute Léon pour celui de Chute-Victoria, faisant référence à la reine d'Angleterre du même nom (reine de 1837 à 1901). Finalement, Félix Tisserand réussira à faire venir toute sa famille au Québec. Ainsi donc, ses parents, Jean et Geneviève, s'achèteront une maison à Montréal en 1904 pour s'y établir avec les deux sœurs de Félix, Valentine et Jeanne.

Pierre-Olivier Parenteau

Sources: TISSERAND, Jean, «En souvenir de Félix Tisserand, colonisateur», Montréal, 2006, 239 p. http://www.biographi.ca/fr/bio/sifton_clifford_15F.html, <http://ccrweb.ca/fr/100-ans-immigration-canada#FN1>, <http://bilan.usherbrooke.ca/bilan/pages/evenements/20217.html>, PENISSON, Bernard, «Un siècle d'immigration française au Canada (1881-1980)», Revue européenne des migrations internationales, 1986, Volume 2 Numéro 2, pp. 111-125.



Les reconnaissez-vous ?

Ils sont partis de Montréal en 1896 pour fonder une paroisse catholique. Son nom réfère au culte de la sainte Face.



Avez-vous reconnu ?

Il s'agit de Félix Tisserand, père de Jean Tisserand, dans son moulin construit en 1911.



AU FIL DU TEMPS



Une collaboration de

La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

819 623-1900

Sainte-Véronique



Dans notre région, l'agriculture et l'industrie du bois ont été les piliers initiaux de la survie des pionniers et de ceux qui les ont suivis. Cependant, avec le temps, le développement des réseaux ferroviaires et routiers apporta une nouvelle industrie qui contribua à l'essor financier des Hautes-Laurentides. Il s'agit de l'industrie touristique! Une des paroisses ayant perçu les avantages d'une telle opportunité d'affaires fut celle de Sainte-Véronique. Sise au bord du très joli lac Tibériade, c'est dans les années 1930 que la municipalité s'intéresse au développement de cette industrie.

En effet, au mois de novembre 1930, une première demande de financement est faite au gouvernement fédéral visant à doter la paroisse d'une infrastructure pour les touristes. Il est donc envoyé au député Henri Bourassa une demande d'octroi de 2000\$ afin de permettre la construction d'un quai sur le lac Tibériade. On retient la berge en face de l'école comme endroit «propice et reconnu» pour son établissement. Le dossier aurait pris quelque temps avant de se régler, car ce n'est que six ans plus tard que la députation, alors occupée par Maurice Lalonde, reçoit des remerciements pour la construction du quai.

Au cours des mêmes années, on voit à l'approvisionnement en poissons des lacs étant sous le contrôle de la paroisse. À l'époque, comme aujourd'hui, des lacs poissonneux ne pouvaient manquer d'attirer des villégiateurs de l'extérieur. C'est ainsi qu'en 1931, le Conseil municipal sollicite le ministère des Pêcheries pour obtenir cinq mille truites grises pour le lac Tibériade et dix mille truites rouges pour les trois autres lacs de la municipalité. En 1932, ce sont tous les lacs du canton que l'on demande à réensemencer.

En outre, à la faveur de la population résidente ainsi que touristique, Sainte-Véronique procède, avec l'appui du député de l'Union Nationale Albiny Paquette, à la démocratisation de ses plans d'eau. Effectivement, avant 1938, plusieurs lacs du secteur étaient loués, par le ministère des Terres et Forêts, à des particuliers. Les locaux, ainsi que les touristes, se voyaient interdire l'accès à ces lacs.

Comme les vacanciers et les résidents pouvaient désormais accéder aux lacs, il fallait bien qu'ils aient «accès» aux lacs. Vous aurez compris qu'il s'agissait d'un accès par la route. Aujourd'hui, il est plutôt facile de se rendre à une partie de pêche sur le réservoir Kiamika en passant par Sainte-Véronique. Cependant, autrefois, se rendre au lac Kiamika pouvait prendre des allures d'expédition. Malgré la réputation poissonneuse de l'endroit, plusieurs hésitaient à s'y aventurer tellement il était difficile d'y accéder. Cet état de fait n'était pas pour aider le développement touristique. Ce fut dans cette optique que, en 1939, le Conseil municipal convoqua une assemblée spéciale afin que soit construit un chemin de tourisme. On relia donc le lac Culotte (aujourd'hui lac Bélanger) au lac Kiamika. Il ne restait plus qu'un mince trajet de portage aux amateurs de pêche pour s'adonner à leur activité!

Pierre-Olivier Parenteau

Source : GRAMMOND, Madeleine, «Histoire de Sainte-Véronique, 1896-1996», Mont-Laurier, 1996, 150 p.



Les reconnaissez-vous ?

À quelle réalisation œuvrait ce groupe de travailleurs?
(réponse le 13 janvier)



Avez-vous reconnu ?

Il s'agit de Céline Lorrain et d'Henri Martineau dans le rang 5, avant 1920.

